

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner
au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 50.

JEUDI, 15 DECEMBRE 1881

Prix du numéro 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou
par bons sur la poste.

AVIS IMPORTANT

L'Administration de *L'Opinion Publique* prie respectueusement les abonnés endettés envers elle de payer leurs comptes d'ici au 1^{er} janvier prochain.

Cet appel est fait pour ceux qui ne sont débiteurs que de l'année courante comme pour ceux surtout qui sont arriérés de plusieurs années. Les abonnés comprennent fort bien que pour publier un journal illustré du format de *L'Opinion Publique*, il faut déboursier de grosses sommes d'argent. D'ici à la fin du mois il y a trois semaines encore, le temps nécessaire pour se préparer à faire droit à la juste réclamation de l'Administration. Les abonnés de la campagne feront remise de ce qu'ils doivent par lettres, qui devront être enregistrées au bureau de poste de leurs localités respectives.

L'Administration regretterait beaucoup si elle était obligée de réitérer sa demande, ce qui lui ferait subir des retards dans la rentrée de l'argent. Ces retards nécessiteraient une longue correspondance qui entraînerait, par conséquent, des frais de postage et l'envoi aussi de collecteurs près de ceux qui ne répondraient pas à l'appel qui leur est fait. Dans ce cas, l'Administration, pour rentrer dans les dépenses qu'elle aurait faites, au lieu de réclamer le prix ordinaire de l'abonnement, qui est de \$3.00, réclamera \$3.50 pour l'année. Qu'il soit bien compris que cette mesure ne sera prise qu'à l'égard des retardataires seulement.

L'Administration espère que les choses n'en viendront pas là, et qu'au 1^{er} janvier prochain elle aura au contraire à féliciter ses abonnés pour l'empressement qu'ils auront mis à payer ce qu'ils doivent.

L'ADMINISTRATION.

ENCORE UN FANATIQUE

Il se publie en ce moment, à Toronto, une prétendue histoire du Canada, *The last forty years*, dans laquelle les Canadiens-Français sont accommodés de toutes pièces. Nous n'en sommes pas surpris, c'est assez la mode de nous dénigrer chez les écrivains d'Ontario ; on nous traite de la sorte, sans doute, pour nous remercier d'avoir conservé ce pays à l'Angleterre. L'auteur de ce travail a nom : Charles Dent. C'est un Parkman, moins le talent, l'étude et l'originalité. C'est ce que l'on peut appeler un faiseur qui réédite le travail et surtout les calomnies de ses devanciers.

A l'entendre, à l'époque de l'Union de 1840, les Canadiens-Français n'étaient qu'un ramassis d'ignorants, ennemis déclarés de toute instruction. "Ils y étaient opposés par principes et le prêtre de la paroisse les encourageaient à persévérer dans cette opposition." Ce qui l'autorise à passer sur nous cet excellent jugement, c'est l'assertion qu'il a lue quelque part, qu'une requête adressée en Angleterre par les Canadiens portaient une foule de marques d'une croix au lieu de signatures ! Bravo ! M. Dent, vous êtes parfaitement de l'école de ce brave allemand qui, apercevant tout d'abord un bossu en entrant en France, écrivait, sur son carnet de voyage : La France est un beau pays, mais tous les Français sont bossus !

Si ce M. Dent s'était donné la peine d'étudier notre histoire au lieu de rééditer des calomnies d'occasion, vingt fois réfutées, il aurait acquis la conviction 1^o qu'à toutes les époques de notre histoire, il y a eu au Canada une partie notable de la population aussi instruite qu'éclairée, et cela en dépit de bien des obstacles ; 2^o que si l'instruction a subi des moments d'arrêt, la justice lui ordonnait d'en faire remonter la cause à ceux qui, avant 1840, faisaient la pluie et le beau temps au Canada, nos seigneurs et maîtres, les créatures du gouvernement anglais. Mais, étudier, à quoi bon ; son

livre s'en vendrait-il mieux et, d'un autre côté, calomnier a bien son charme.

M. Dent qui est un historien, au moins il le croit, comme l'indique la besogne qu'il se taille, M. Dent se doute-t-il que le gouvernement anglais a établi, vers 1812, dans notre province, une espèce d'Université qui s'appelait *l'Institution Royale* ? Nous pouvons bien parier que nous venons de lui en révéler l'existence ? Il ne se doute pas davantage que *l'Institution Royale* avait pour double but, en créant des écoles dans nos campagnes, de faire perdre à ceux qu'elle avait mission d'instruire, et leur langue et leur foi ? Nous offrir une instruction de ce genre, c'était nous fermer la porte des écoles. Nous demandons à M. Dent s'il ne garderait pas ses enfants chez lui, s'il n'avait que l'alternative de les envoyer à une école qui en ferait des Français et des catholiques ? *L'Institution Royale* a retardé l'instruction pendant quarante ans dans notre province. Au dire d'un contemporain, M. Perrault, "elle a fermé presque toutes les écoles : elles avaient très peu d'élèves ; les maîtres étant pour la plupart d'un caractère douteux et nommés par des personnes inconnues aux habitants, ne pouvaient jouir de leur confiance ni de celles des curés." M. Parent, supérieur du Séminaire de Québec, et le Dr Meilleur, confirment ce témoignage.

Puisque nous sommes sur ce chapitre, disons également à M. Dent, ce sera une nouvelle révélation pour lui—qu'en 1829, la Chambre d'Assemblée de Québec, représentant l'élément populaire, passait une loi pour accomplir l'œuvre que *l'Institution Royale* ne faisait qu'enrayer. Et qu'advint-il de cette loi ; elle fut repoussée par le Conseil Législatif composé d'hommes dévoués au gouvernement !

En dépit des guerres qui ont dévasté la colonie française, et de mille obstacles venant de l'absence de voies de communication, il y a toujours eu au Canada une forte proportion d'hommes instruits. Les colons venus de France appartenaient à une classe éclairée et très instruite pour l'époque. Nos anciens registres de l'état civil, qui remontent à l'établissement du pays, en font foi. Ils portent la signature, à un titre ou un autre, de presque tous les chefs de famille de la colonie. La conquête vint nous porter un coup terrible, en faisant passer en France 10,000 des colons les plus riches et les plus instruits. Cependant, Mgr Hubert écrivait à Lord Dorchester en 1787, qu'il y avait dans chaque paroisse de la province de Québec de 20 à 24 personnes instruites.

Sint ut sunt aut non sint, disait le Pape Clément XIV à ceux qui le pressaient de modifier la constitution de la Société de Jésus. Les Canadiens ont tenu un langage analogue à ceux qui voulaient leur imposer une instruction officielle : Donnez-nous l'éducation qui nous convient, sinon nous n'en voulons point. *L'Institution Royale* créée après la mort de Mgr Hubert, a certainement retardé l'instruction pendant plus de quarante ans, comme nous le disions plus haut. Le peuple le sentait bien puisque chaque année, il réclamait, par l'entremise de ses représentants, une loi d'éducation plus large, plus libérale.

L'Institution Royale était une pierre d'achoppement à l'instruction élémentaire, mais l'éducation supérieure n'en faisait pas moins d'immenses progrès dans le pays. Le Séminaire de Québec, fondé en 1665, celui de Montréal (1773), ceux de Nicolet (1804), de St-Hyacinthe (1812), Ste-Thérèse (1824), de l'Assomption (1832) et de Ste-Anne (1827) existaient à l'époque dont parle M. Dent et, à coup sûr, il ne pourrait nous montrer dans sa province, vers le même temps, et toute proportion gardée, pareils établissements. L'on ne saura jamais tous les sacrifices et les misères que s'imposèrent les saints prêtres qui dirigeaient ces établissements et leurs élèves pour les maintenir. Les difficultés de communiquer avec la France pour se procurer des ouvrages français, grâce au mauvais vouloir des autorités, étaient telles, que les élèves en étaient souvent réduits à copier les classiques de leur écriture ! Nous avons vu, au Séminaire de Québec, de ces manuscrits témoins du zèle et de l'amour des lettres de cette génération. Il était alors plus difficile de faire venir une caisse de livres de France que des millions

de piastres aujourd'hui ! Et M. Dent croit écrire l'histoire d'un peuple ennemi de l'instruction ! Le pauvre homme ! le pauvre ignorant ! ou le triste fanatique !

Lorsqu'on veut juger un pays, on n'en étudie pas qu'une petite partie pour conclure du particulier au général. C'est l'ensemble qu'il faut considérer. Il ne s'agit pas dans le cas actuel de savoir si dans une partie quelconque du Bas-Canada il y avait des gens illettrés, mais bien si l'ensemble du Bas-Canada ne fournissait pas une réunion d'hommes instruits proportionnée à sa population. Nous soutenons que notre province pouvait se vanter d'avoir alors des hommes qui auraient figuré avec avantage dans des pays mieux placés que le nôtre au point de vue de la richesse et du gouvernement. M. Dent a-t-il jamais entendu parler des Papineau, Lafontaine, Morin, Carou, Parent, Garnau, Viger, Cartier, Crémazie, Chauveau, Taché, Cauchon ? C'étaient des hommes sortis des collèges avant l'époque dont il parle, et à coup sûr un pays qui produit de tels hommes n'est pas l'ennemi de l'instruction. Leur existence suppose une classe instruite assez considérable, car des esprits d'élite comme eux ne surgissent que ça et là dans la masse des gens instruits.

Il est un autre moyen—à la portée de M. Dent celui-là—de juger de l'état d'instruction d'un peuple ! C'est sa conduite, ses actes ! M. Dent, qui taxe la population de cette époque d'ignorance profonde, sait cependant qu'elle luttait avec acharnement depuis de longues années, pour obtenir le gouvernement responsable. Est-ce là le fait d'un peuple ignorant, privé de lumière ? Lord Durham, qui ne nous aimait pas, n'a pu cependant s'empêcher, dans son rapport, de trouver que nous avions le beau rôle, le rôle le plus élevé dans les luttes politiques d'alors. Si nous avions été les ignorants que M. Dent a voulu voir, aurions-nous pu nous élever—nous ne disons pas jusqu'à le comprendre—mais jusqu'à le jouer ce rôle ! Le despotisme convient aux peuples ignorants, sans lumière, mais rebute les peuples instruits, éclairés. Avec quelle énergie n'avons-nous pas combattu le despotisme ! Il ressortait de cette lutte un enseignement qu'un esprit élevé aurait saisi. L'historien de Toronto pourra apprendre, en étudiant l'histoire qu'il a la prétention d'écrire, que si nous avons le gouvernement responsable au Canada, tout le pays le doit aux ignorants dédaignés des soi-disant colosses d'instruction, qui n'ont, en réalité, de colossal que leur ignorance.

Si notre manière d'arriver à la vérité est la bonne, nous pouvons affirmer que cette population ignorante du Bas-Canada était aussi éclairée qu'une notable partie du peuple de la Grande-Bretagne. Que se passait-il en Angleterre à cette époque ? L'auteur d'un livre qui a fait justement sensation, M. McCarthy, raconte dans son ouvrage, *History of our own Times*, qu'en 1837, un aventurier du nom de Thom, s'intitulant roi de Naples et de Jérusalem, et se montrant dans les rues dans un costume fantastique, réussit à se faire un grand nombre de partisans. Il ajoute que "quelques écrivains citent ce fait comme preuve de l'ignorance extraordinaire qui régnait alors." Plus tard éclatait en Angleterre ce que l'on a appelé "l'agitation chartiste," et M. McCarthy dit que "des milliers d'hommes pauvres et ignorants" prirent part au mouvement sur tous les points du pays. *Thousands of ignorant and miserable men all over the country joined the Chartist agitation.* On voit que l'ignorance parmi les classes inférieures n'étaient pas alors l'apanage exclusif du Bas-Canada, et que, ignorants pour ignorants, c'étaient encore les nôtres qui valaient le mieux, puisque de l'aveu de tout le monde, ils combattaient pour une excellente cause.

Encore un mot et nous prendrons congé de nos lecteurs ; ce ne sera pas long. Nous voulons convaincre M. Dent d'ignorance, ce ne sera pas difficile. Il écrit quelque part que "les terres du Bas-Canada ont une forme très singulière ; large de quelques verges, elles ont un mille et demi de longueur !" *Most of the farms consisted of narrow strips forming rectangles nearly a mile and a half long with a frontage of only a few yards!* Et-il possible à un homme qui vit à deux pas du Bas-Canada d'exprimer de pareilles inepties ! et dire que cela se vend, que cela trouve des acheteurs. Pour l'hon

neur de l'intelligence de nos voisins, nous aimons à croire que s'ils achètent cette histoire de pacotille, ils ne la lisent point ! Tout le monde sait que la division de nos terres a été très logique, très rationnelle, dans un temps où les fleuves, les rivières étaient les seules voies de communication du pays. Tout le monde sait aussi que loin d'être "des rubans de terre," comme dit M. Dent, de quelques verges, c'étaient des terres d'une largeur variant d'un à deux arpents, c'est-à-dire de 60 à 120 verges.

La mauvaise foi perce à chaque ligne du travail de M. Dent, et la publication d'ouvrages de ce genre dans un pays comme le nôtre, ayant une population divisée de croyance, d'origine et de langue, et réunie seulement par un lien qui ne peut durer qu'autant que les différentes nationalités qui l'habitent s'estiment et se respectent, peut offrir sinon un danger du moins de grands inconvénients. Nous n'appréhendons aucun danger de ces calomnies ; elles ne peuvent guère faire de victimes ; nous sommes trop connus. Il n'en est pas moins ennuyeux d'avoir sans cesse à revenir à la charge pour mettre des Parkman et des Dent à la raison. Ils ne sont pas les derniers de leur lignée. Nous en verrons bien d'autres. Qu'ils le prennent à leur aise ; ils trouveront toujours dans le Bas-Canada soit une réponse, soit une leçon d'histoire à leur disposition. *Who is next.*

A.-D. DECELES.

QUATRE ANNÉES DANS LE MONDE

(Suite)

25 octobre.

BIEN CHÈRE AMÉLIE,

Tes pages parfumées d'amitié et de ces souvenirs joyeux qu'il fait si bon d'évoquer à l'heure de l'ennui, sont pour moi le rayon de soleil se glissant sur un ciel nébuleux et sombre. Les lire, c'est m'imprégner en quelque sorte d'une affection vraie, c'est venir me réchauffer au foyer d'une âme dont, à chaque ligne, je reconnais le rare dévouement, c'est admirer aussi, disons-le, cet art habile de s'attribuer des défauts que la plus brillante imagination se sentirait impuissante à trouver. Ne sais-tu pas, Amélie, qu'à part certaines restrictions, tu es pour moi l'édition revue et corrigée de la brillante Mme de Sévigné ? Vivant dans une sphère toute saturée de mouvement et de bruit, celle-ci n'avait, pour alimenter ses spirituelles causeries, qu'à pencher sa tête poudrée à la croisée de son somptueux hôtel, tandis que moi, je devrai toujours envier le rôle plus humble d'Eugénie de Guerin qui, du fond de sa paisible retraite, savait donner une forme agréable et poétique à chacune de ses descriptions—eussent-elles pour objet le chant d'un oiseau ou le vol prosaïque d'une vile mouche. Comme au château du Cayla, ici, vois-tu, les jours se suivent et... se ressemblent, et mon horizon n'embrasse guère, avec le clocher pointu de mon hameau plat, que le poêle, ce brûlant, mais muet ami des mauvais jours. Il n'est donc pas étonnant si n'ayant aucune occasion de se développer, ma verve soit dépourvue des attraits dont tu sais émailler la tienne, et si jamais je n'en expédie les produits au marché de ton indulgence sans faire un acte d'humilité en rapport avec l'insignifiance de mes élucubrations.

Ce point établi, à la gloire de ton mérite épistolaire, comme à la confirmation de mon incontestable médiocrité d'auteur, je me hâte de féliciter cette petite privilégiée du sort, ou plutôt cette enfant gâtée de la Providence qu'un agréable séjour à Québec a rapproché de nos chères maîtresses. Chaque matin, agenouillée, avec elle, dans la pieuse petite église des Ursulines, je crois voir défiler à travers la grille claustrale, les filles d'Angèle, drapées dans leurs monastiques et flottants manteaux. Ravie, je crois entendre les sons familiers du vieil orgue accompagnant les notes graves de leur office matinal. Plus tard, l'imagination aidant encore, je pénètre dans le vaste parloir du couvent pour y suivre l'active auxiliaire de nos bonnes Mères et l'enfant dévouée de Marie dans ces réunions où l'industrie est mise au service des pauvres et où son assiduité lui assigne le premier rang. Au retour de ces assemblées dont le but austère cache de si intimes jouissances pour le cœur sincèrement charitable, je vois les doigts de fée courir dans la laine et la soie, en attendant l'occasion d'exhiber à une table de bazar des ouvrages auxquels les grâces de la marchande doivent livrer une terrible compétition, en dépit de leur fini et de leur cachet de perfection.

Aussi, à la vue des mérites semés à intervalles si rapides dans le chemin fleuri de ton existence, prouverais-je que l'envie est un hommage maladroit rendu par la nullité à la supériorité, si ma vie à moi n'avait elle-même un mobile, un but sérieux. Ce but, ma chère, c'est l'enseignement, l'enseignement dans tout ce qu'il a de plus sublime. D'humble et de naïve fillette, me voilà donc tout à coup élevée aux fonctions de savante institutrice. La difficulté de mes nouveaux devoirs a d'abord effrayé mon incapacité, je te l'avoue sans détour, car, certes, je débute sur un grand théâtre, mais

je suis maintenant réconciliée avec l'idée de voir *la mort* entrer dans ma chambre deux fois le jour, s'asseoir à ma petite table de travail, puis—les rôles étant changés—écouter, silencieuse et recueillie, les leçons de mon *expérience*. A ces mots, il me semble te voir ouvrir de grands yeux et t'entendre dire : Que me chante donc là la folle Marguerite ? Son diplôme de graduée lui aurait-il en effet ouvert les portes d'une école publique ? A l'heure actuelle, brusquerait-elle une foule de bambins turbulents et les lunettes disgracieuses de la pédagogue auraient-elles remplacé l'élegant lorgnon qui jusqu'ici a trouvé une si large hospitalité sur son vaste nez ? Fais succéder les points d'admiration à tous ces points d'interrogation, et sache, ma chère Amélie, que l'externat de notre couvent étant fermé pour l'hiver, la supérieure de cet établissement, prévoyant les inconvénients qui en pourraient résulter pour mon aristocratique voisine, Mlle Marguerite Lamort, m'a intitulée sa maîtresse provisoire. Jusqu'au printemps donc, dussé-je succomber sous le faix des honneurs, je remplirai auprès de mon homonyme les fonctions de Bossuet auprès du Dauphin. Seulement, au lieu de composer pour elle, ainsi que l'avait fait l'éminent précepteur pour son royal élève, une grammaire latine (j'y perdrais mon latin), la politique tirée de la Sainte Ecriture, etc., je me bornerai à la lecture, aux éléments du calcul et à la science plus nécessaire de la religion, de cette religion qu'on ignore dans son pays. Vraie tête de linotte, la jeune étudiante exerce souvent, je te l'assure, la patience de sa douce maîtresse, et parfois je la crois plus propre à mordre à "l'arbre du prochain qu'à celui de la science," mais en dépit de tout, je suis disposée à mettre mes remarquables talents au service de son ignorance. Si mes efforts n'aboutissent qu'à la consommation journalière de stimulantes tartines de confitures, si inutilement le proéminent organe de mon odorat s'enivre, des mois entiers—ta généreuse bouteille d'eau de Cologne aidant—des suaves et pénétrants parfums de cuir—le père de ma pupille exerce l'odorante profession de savetier—j'aurai du moins la bonne volonté pour excuse. Ensuite les heures consacrées à la *mort* ont pour moi une utilité toute particulière. Elles m'inspirent d'abord de salutaires réflexions, puis, en forçant mon attention de se fixer sur un seul point, elles éloignent, momentanément du moins, les idées sombres inspirées par la tristesse de la saison actuelle.

Pour faire trêve à ces désolantes pensées, je me dirige parfois aussi vers le manoir seigneurial de notre village, où je passe de délicieuses heures à causer et à admirer. Car rien de gracieux, ma chère amie, comme l'aspect de cette vaste demeure, rien d'imposant comme son site, de frais comme la forêt de verdoyants rameaux qui l'ombragent—se resserrant ici pour abriter une poétique promenade, s'ouvrant là-bas pour laisser voir un coin du fleuve sillonné d'embarcations légères. A la vérité, l'Eden a perdu une partie de ses attraits, on voit que l'automne a passé sur les arbres, sur les fleurs, glaçant celles-ci, changeant la teinte de ceux-là, mais que le panorama qui se déroule du haut de cette splendide éminence est féérique encore ! Que ces ombreuses allées sont délicieuses à parcourir ! Tout y porte à la rêverie, à une rêverie belle comme le paysage, tranquille comme le murmure du petit ruisseau qui serpente le long du verger, après avoir promené ses sinueux détours à travers le vaste parterre qui avoisine celui-ci. D'élégants berceaux élevés çà et là à l'abri d'un orme protecteur ou d'un peuplier de Lombardie, ajoutent quelques coups de pinceau à l'esquisse. Je ne dois pas oublier la blanche statue du Sacré-Cœur et celle de la Vierge, à demi cachées toutes deux sous un épais massif de lilas.

C'est là que le premier lien de mes affections s'est rompu, que mon cœur a senti l'étreinte glacée de la première douleur. Mon amie Aimée, dont le nom *justifié* errait si souvent sur mes lèvres, pendant nos créations du couvent, avait voulu, le 16 octobre dernier, que le théâtre de nos jeux d'enfance, de nos causeries ordinaires, devint celui de sérieuses confidences. Au milieu du silence d'une belle, mais froide soirée, entourée de tout ce qui nous parlait de l'insouciant passé, elle me montra, d'une main ferme, l'austère avenir. Cet avenir que jamais je n'avais voulu interroger pour elle—le présent me semblait si beau—c'est la perfection avec ses sacrifices, ses célestes joies, son amère et prochaine séparation ! Car, dans un mois, Aimée aura fait succéder à l'activité de Marthe la contemplation de Marie de Béthanie. Encore quelques jours, et j'aurai dit adieu, pour ma part, à la compagnie de mes joies, à la confidente de mes plus intimes pensées. Faut-il s'étonner maintenant si, reprenant, seule, le chemin qu'ensemble nous avons si souvent parcouru, je me sois surprise, ce soir-là, à murmurer en essayant une larme. Pourquoi ici-bas faut-il payer chaque sourire de deux sanglots ? Pourquoi la muraille de l'éloignement vient-elle s'interposer entre les cœurs qui se devinent et se comprennent, dont les sentiments s'activent à la même flamme, se puisent à la même source ? Ah ! me répond une voix intérieure, c'est pour embellir d'un prestige plus éclatant le beau

jour qui ne connaîtra pas de départ, où les mains amies se presseront dans une continuelle étreinte, où le bonheur sera inaltérable et sans fin. Et les pleurs de se tarir devant un si consolant espoir et l'âme de se dilater, en s'efforçant, par des œuvres de renoncement, de mériter la récompense des souffrances sanctifiées par la résignation !

Pendant que ma chère amie goûte, par anticipation, la joie du sacrifice courageusement accepté, chacun, ici, apprécie à sa manière, l'énergique détermination de la future Carmélite.

Ceux qui font passer l'héroïsme du martyr avant la gloire d'une virginité volontaire, s'écrient : Quel malheur ! Les qualités de Mlle Aimée eussent tant contribué au bonheur d'un mari ; d'ailleurs, elle est trop jolie... —Pour vous, sans doute, beaux sots qui parlez aussi légèrement, mais non pas pour Dieu qui a un certain droit, je le présume, à l'amour d'un cœur que Lui seul a créé, et que, par conséquent, il peut réclamer quand l'heure en a sonné à l'horloge de sa volonté. Si jeune ! n'est-ce pas une pitié de la voir enfermer ses printanières illusions dans un couvent ? reprennent les autres ! Comme si les prémices de l'âge d'or ne devaient pas être offertes, à l'exemple de l'offrande d'Abel, sur l'autel de l'holocauste ! Comme s'il n'était pas affreux de donner à l'Epouse Céleste les restes dont les époux de la terre ne voudraient pas ! Ah ! si Dieu avait des rivaux à redouter, M. Polycarpe Moineau—car le cher homme ne manque pas, dans cette circonstance, de donner la mesure de son étroite cervelle—si Dieu, dis-je, avait des rivaux à redouter, ce n'est pas l'éclat de vos yeux verts qui eclipserait le rayon s'échappant du regard divin. Vous savez bien, n'est-ce pas, pauvre adorateur, qu'un jour on rit à votre vieux nez de vos ridicules prétentions ? Vous n'ignorez pas qu'un sourire non réprimé encouragea seul un jour vos brûlantes déclarations. Au lieu donc de traiter un sujet trop sacré pour vos lèvres flétries, allez trouver Mlle Angélique Dutier. Dans son langage original, elle vous dira, et d'ailleurs vous le verrez en contemplant son minois chiffonné par l'âge et les fatigues ingrates de la pêche matrimoniale, que la beauté se fane vite, puis elle ajoutera :

"Le temps de la jeunesse
Passe comme une fleur,
Mariez-moi, le temps presse
Bientôt je ferai peur."

Je termine moi-même par les vers suivants :

"La vie est une chaîne, une chaîne d'amour
Brisée à chaque anneau : des anges à l'aurore
Accompagnent nos pas, avant la fin du jour,
Hélas ! l'isolement renaît plus grand encore."

MARGUERITE DESCHAMPS.

(A suivre)

PORTRAITS DE SOUVERAINS

(Voir gravure)

Les récentes entrevues des souverains d'Autriche et d'Italie prêtent à ces physionomies royales un intérêt d'actualité. Nous croyons donc satisfaire la curiosité de nos lecteurs en leur donnant les portraits de l'empereur et de l'impératrice d'Autriche, du roi et de la reine d'Italie.

On sait que les entrevues dont il s'agit ont eu pour but des pourparlers pacifiques. C'est tout ce qu'il importe de rappeler dans ce journal où l'on ne s'occupe pas de politique.

Quant aux biographies de ces souverains européens, elles sont trop connues pour que nous ayons à les tracer.

Il est rumeur que M. Gagnon, de Kamouraska, est élu par une voix de majorité.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGale, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

TRÈS AVANTAGEUX.—Quelques semaines encore, et nous serons dans notre nouveau magasin.

Comme le système que nous nous proposons d'adopter sera entièrement différent de celui que nous avons aujourd'hui et que nous voudrions, si c'est possible, nous débarrasser de toutes les marchandises que nous avons maintenant, afin de ne pas avoir à remarquer celles qui nous resteraient, nous avons commencé, lundi, 21 novembre, à faire sur tout notre STOCK une grande réduction générale.

Comme il y a déjà affluence, et afin d'éviter le désagrément de faire attendre les pratiques par l'encombrement, nous prions les Dames de venir de bonne heure le matin et à toutes les heures de la journée autant que possible.

DUPUIS FRÈRES,

805, RUE STE-CATHERINE,
Montréal.



1 ET 2—LL. MM. L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE D'AUTRICHE

3 ET 4—LL. MM. LE ROI ET LA REINE D'ITALIE

CHOSSES ET AUTRES

Nous avons reçu le numéro-prospectus de *L'Album Musical*, publié à Montréal, par MM. A. Filiatrault et Cie. Il est à désirer que le public canadien encourage la publication de ce recueil qui pourrait avoir une excellente influence sur le progrès de l'art musical dans notre pays, car l'intention des éditeurs est de publier, chaque mois, seize pages de musique instrumentale et vocale et quatre pages d'études littéraires sur la musique. Le choix des morceaux qui paraissent dans le prospectus nous semble excellent; deux romances: *Le chant des Zouaves Canadiens*, par MM. A. Bellemare et J. B. Labelle, et *L'Absence*, par MM. R. Tremblay et C. Lavallée, un morceau pour l'orgue, une mazurka de Sabatier, une marche de la *Jeanne d'Arc* de Gounod, et une valse par un auteur allemand aujourd'hui très populaire, voilà, croyons nous, de quoi satisfaire les plus exigeants. M. Gustave Smith s'est chargé de la partie littéraire, et commence, dans ce numéro, une étude sur le *mouvement musical en Canada*, laquelle promet d'être fort intéressante. Le prix de la souscription n'est que de \$3.00 par année.

* *

Notre jeune concitoyen, M. Boucher, qui est allé se fixer à Winnipeg, cueille des lauriers dans cette ville. *Le Manitoba* parle en termes élogieux du concert donné par M. Boucher à Saint-Boniface :

“ Un succès. Nous sommes un peu en retard pour le dire. Nous n'en sommes que meilleurs juges. Après dix jours, l'impression dure encore; nous écoutons toujours cette mélodie s'échappant de son instrument, suave, délicieuse, puis grave et passionnée; mais toujours artistique.

“ Notre jeune virtuose nous a fait honneur. Nous l'en félicitons. Avoir dès le début salle pleine, s'entendre rappeler vingt fois, en voilà plus qu'il ne faut pour que nous anticipions une belle carrière.

“ Le concert de M. Boucher a été une véritable fête musicale. Le programme était varié et bien choisi. Tout le monde a été satisfait. L'enthousiasme a été tel qu'il aurait fallu répéter le concert trois fois pour satisfaire l'auditoire.

“ M. Boucher n'a pas failli à la réputation qui l'avait précédé à Manitoba. C'est un artiste distingué.”

* *

ÉVÊCHE DE MONTRÉAL, }
7 décembre 1881. }

Monsieur le Rédacteur,

Monseigneur l'Évêque de Montréal vous prie de vouloir bien publier la “ Lettre ci jointe de Son Eminence le Cardinal Siméoni à Monseigneur l'Archevêque de Québec.”

Veuillez me croire, monsieur le rédacteur, votre très obéissant et très respectueux serviteur,

T. HAREL, Ptre,
Chancelier.

(Traduction)

LETRE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL SIMÉONI, A MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC, 12 NOV. 1881

Illustrissime et Révérendissime Seigneur,
J'ai reçu en leur temps les trois lettres de Votre Seigneurie, du 14, 21 et 22 octobre dernier, auxquelles je réponds dans la présente.

Il m'est agréable de faire savoir à Votre Seigneurie que dans l'audience de dimanche prochain sera présentée au Saint-Père la lettre de remerciements des Evêques de votre province pour la sentence définitive que Sa Sainteté a daigné donner en faveur de l'Université-Laval. J'ai aussi appris avec plaisir par votre lettre la sollicitude que Votre Seigneurie et ses suffragants ont mise à l'exécution des ordres du Souverain Pontife, soit en adressant à leurs diocésains des pastorales à cet effet, soit en publiant la déclaration opportune (21 octobre), dont elle m'a envoyé copie. Je suis sûr que, moyennant la coopération efficace des mêmes Evêques, on verra bientôt renaitre dans toute la Province cette paix et cette tranquillité qui est tout à fait nécessaire pour promouvoir le salut des âmes.

Quant aux diverses rumeurs que Votre Seigneurie me dit être répandues dans ce pays pour susciter de nouvelles dissensions, Votre Seigneurie voit bien qu'on ne pourra jamais empêcher que des individus particuliers abusent de la liberté d'écrire et de parler.

Elle sait, du reste, quel est l'organe officiel par lequel le St-Siège fait parvenir les nouvelles authentiques, et, par conséquent, Elle ne doit pas attribuer aux autres nouvelles plus de valeur qu'elles n'en méritent.

Après ces remarques, il ne me reste plus que de souhaiter à Votre Seigneurie toutes sortes de biens de la part de Dieu.

Rome, de la Propagande, 12 novembre 1881.

L. + S.
de Votre Seigneurie,
le très dévoué serviteur,

JEAN, CARD. SIMÉONI, Préf.,
I. MASOLI, Secrétaire.

MGR ALEXANDRE TASCHEREAU,
Archevêque de Québec.

* *

On se plaint partout de la large place que tiennent dans la société les gens riches, les enrichis de la dernière heure. L'aristocratie de la naissance et du talent cède la place à l'aristocratie de l'argent. Une femme d'esprit

se plaint de ce changement de rôle et demande à la plus belle moitié du genre humain de lutter contre les empiétements de l'or et de la brutalité. Au cours de sa protestation, elle donne d'excellents conseils sur l'art si difficile de pratiquer l'hospitalité d'une façon à la fois agréable et plaisante :

“ C'est aux femmes à lutter, à triompher si elles le veulent et à faire incliner devant elles ce mauvais maître qui est le meilleur des valets.

“ Je vais leur en enseigner le moyen.

“ Les femmes sont très souvent fines, délicates, spirituelles et artistes.

“ Qu'elles mettent dans la balance ces qualités exquises, en les opposant à la brutalité d'or.

“ Non, grâce au ciel, il y a encore des choses qui ne s'achètent pas. Il ne suffit point de gros millions bien lourds, d'un hôtel solide et de beaucoup de serviteurs pour compter parmi ces altesses féminines devant qui s'inclinent toutes les puissances — depuis les rois jusqu'aux poètes, ces derniers rois-pasteurs qui vivent en regardant les étoiles.

“ Une femme millionnaire s'en fie souvent à sa fortune.

“ Elle pense que des salons dorés, des domestiques en bas de soie, des avalanches de truffes et des flots de vin de champagne constituent à sa maison une supériorité incontestable. Mais si les convives sont ennuyeux et pesants comme leurs lingots, si le dîner est coûteux sans être gracieux, si la maîtresse de la maison est habillée sans goût, si on a laissé aux domestiques le soin de mille détails, qui constituent les vraies douceurs de l'hospitalité, à l'heure du cigare on prend son chapeau et l'on s'esquive sans bruit de cette pompeuse demeure pour aller chercher dans un appartement modeste, l'attrait de la causerie, de doux visages, des élégances délicates et le charme exquis d'une maison spirituelle et bien ordonnée.

“ L'élégance et l'hospitalité pour une parisienne se composent de mille détails qui ne coûtent pas très cher, mais qui demandent une grande dépense de goût.

“ Une toilette bien coupée, simple et fraîche:

“ Point de bijoux, si l'on veut, mais un touffu de fleurs vraies ou une simple rose naturelle en toute saison.

“ Des meubles confortables réunis sans désordre et sans roideur. Une tonalité de tentures harmonieuse et douce.

“ Quelques bibelots bien choisis pour égayer les yeux.

“ Des lampes nombreuses, voilées d'abat-jour qui ne fatiguent pas les yeux.

“ Un gros bouquet de violettes ou de roses toujours épanouies.

“ Des bonbons dans un drageoir, de menus objets incassables pour occuper les mains pendant qu'on cause.

“ C'est un désespoir pour tout le monde de voir briser en mille morceaux un cabaret de vieux Saxe. — Mais les hommes d'imagination aiment cependant jouer avec un objet pendant qu'ils causent.

“ Les couteaux à papier, les petites idoles de bronze, les ciseaux délicatement travaillés, les flacons et les bonbonnières d'orfèvrerie jetés sous leurs doigts, et machinalement pris et repris, aident à la vivacité de leur pensée.

“ Mme de Staël enroulait et déroulait un papier sur ses belles mains, tandis qu'elle se livrait à ses éblouissantes improvisations.

“ Si elle n'avait pas de papier à déchirer et à tortiller elle arrachait la dentelle de son mouchoir.

“ M. de Châteaubriant et M. de Rémusat causaient difficilement sans un couteau de papier qu'ils brandissaient, agitaient et délaissaient tour à tour.

“ Suivre la mode avec exagération est un aussi grand tort que de ne pas s'en soucier du tout.

“ Parfois une innovation étonne, plaît et amuse — cependant il y aurait peut-être quelque imprudence à mettre un phonographe dans le petit boudoir favorable aux marivaudages, et à servir à ses convives, sous prétexte de chinoiserie, des consommés au bouillon de hannetons.”

GRANDE CATASTROPHE A VIENNE (AUTRICHE)

Dans la soirée de jeudi dernier, 8 courant, le théâtre *Opera House* de Vienne, a été complètement détruit par un incendie. Une lampe renversée sur la scène mit le feu à l'édifice. Il y avait un grand nombre de personnes dans la salle. Près de 600 ont péri dans les flammes. Il fut impossible de s'échapper par les portes tant la foule était grande. Plus de soixante ont échappé à la mort en sautant du troisième étage sur des matelas qu'on avait placé sur les trottoirs.

Il y avait 2,000 personnes au théâtre. Aussitôt que le feu commença à faire des ravages il y eut explosion de gaz, et, dans l'obscurité, plusieurs malheureux qui voulaient fuir furent étouffés.

Une dernière dépêche de Vienne dit que le chiffre des morts dépasse 1000.

NOUVELLES D'EUROPE

L'Angleterre a eu au commencement de ce siècle le *ministère de tous les talents*, dans lequel on voyait des hommes comme lord Grenville, Fox, Erskine, Canning. M. Gambetta avait promis de donner à la France “ le grand ministère ” qui aurait réuni dans son sein les sommités du parti républicain. Le ministère a été formé et, lorsque ses membres ont été connus, un murmure de désappointement s'est fait entendre d'un bout à l'autre du parti républicain. En somme, il n'y a d'éminent que M. Gambetta, qui semble dire à la France: Moi seul, et c'est assez. Ses collègues ne sont que des comparses et des hommes sans idées personnelles, qui se sont toujours fait une gloire et un devoir de penser comme lui et d'exécuter ses ordres. Leur rôle va se continuer avec plus de raison d'être que jamais. Le grand ministère n'est que le ministère d'un homme et le rétablissement du pouvoir personnel que l'on a tant reproché à Napoléon III.

Les journaux républicains de Paris ne se sont pas fait faute d'exprimer leur désappointement.

“ Le ministère est fait, dit *Le National*. M. Gambetta a choisi des collaborateurs qui ne le gêneront pas. Ils sont, pour la plupart, inconnus du public. Si on les connaît, c'est seulement par des discours ou des articles de journaux, documents humains, mais de peu de portée. On nous avait promis une surprise. On a tenu parole. Le Grand Ministère qui devait renfermer en ses flancs les Léon Say, les Freycinet, les Jules Ferry, les Challemeil-Latour, c'est-à-dire les personnalités les plus éminentes du parti républicain, est devenu le “ ministère des petits.” C'est la petite classe qui arrive aux affaires. “ *Suite parvulus ad me venire*, laissez venir à moi les jeunes ambitions et les dévouements infantiles,” a dit M. Gambetta. C'est fait.

“ Nous ne blâmons pas M. Gambetta de sa résolution. Il a essayé de faire “ grand.” Il n'a pas pu.”

On devine sans peine que *Le National* refuse absolument de prendre au sérieux les divers choix de M. Gambetta. “ Ces messieurs seraient, dit-il, les premiers à sourire, si nous nous amusions à tenir compte de leurs opinions et à croire qu'ils peuvent être en désaccord avec M. Gambetta sur un point quelconque de la politique.” Cette situation, absolument nouvelle depuis la fondation du régime parlementaire, aura du moins cela de bon qu'elle accroîtra les responsabilités de M. Gambetta.

M. Gambetta est donc le vrai ministre de la justice, le ministre authentique des finances; il dirigera l'intérieur, administrera la guerre, surveillera nos relations extérieures, s'occupera du commerce, veillera sur l'agriculture, sans négliger la marine et même les arts et métiers. Il sera, il est déjà le seul, l'unique ministre. Si tout va bien, si ses aptitudes se prêtent, comme nous l'espérons, à ces besognes multiples, s'il est bien, pour nous servir d'une expression familière, “ l'homme-orchestre ” de la situation, tout l'honneur sera pour lui et ce sera justice. Pleins pouvoirs entraînent pleine responsabilité.

Le Temps n'est pas moins dur que *Le National*, et cependant ces deux journaux, très républicains, ont poussé au ministère Gambetta, ont, à l'avance, prêté merveille.

“ Il serait inutile de dissimuler, dit *le Temps*, que le ministère dont *Le Journal Officiel* donne ce matin la composition, et qui était déjà connu hier à la Chambre, a été pour tout le monde une déception: on désirait, on espérait voir se réunir et s'unir autour de M. Gambetta toutes les lumières et toutes les forces du parti républicain dans le Parlement; ce rêve, puisque c'en était un, M. Gambetta pouvait seul le réaliser, et il ne nous en voudra pas d'ajouter que, du moment où il pouvait, il le devait.”

La Justice, autre feuille de la même couleur, s'accorde avec ses confrères cités plus haut :

“ Ce cabinet, qui devait être si extraordinaire et si fort, s'annonce, dès ses débuts, de la façon la moins retentissante. Il est inutile d'avertir qu'il n'est pas destiné à rallier les voix radicales. Il n'inspire aucune admiration aux éléments modérés de la Chambre; on se demande en vue de quoi il a été fait. On se rappelle avec étonnement qu'il marque l'avènement au pouvoir de l'homme d'Etat attendu depuis si longtemps. Il nous souvient d'un jour où M. Gambetta lança à M. Ferry un mot passablement dur: il lui parla de la politique de déceptions. Nous verrons quel programme apportera le nouveau ministère; mais ce qu'on peut dire dès aujourd'hui, c'est qu'il est né comme le cabinet des déceptions.”

Mêmes réserves, et de plus en plus dures, de la part du *Sécle*:

“ Par le choix même de ses collaborateurs, M. Gambetta vient d'indiquer clairement qu'il se réserve toute l'initiative et qu'il prend toutes les responsabilités.

“ N'ayant pu constituer le ministère d'illustrations

qu'il avait projeté, il a choisi presque tous les éléments du nouveau cabinet dans le groupe d'hommes politiques qui se sont depuis longtemps attachés à sa fortune et qui lui offrent la double garantie d'une réelle communauté d'idées et d'un dévouement absolu à sa personne.

"Notre patriotisme et nos convictions républicaines nous commandent d'ajourner les nombreuses réserves que nous aurions à faire sur quelques uns des personnages auxquels M. Gambetta a donné place dans sa combinaison."

Le Parlement, La Paix, Les Débats, Le XIXe Siècle, tous journaux républicains, passent des jugements analogues sur le grand ministère.

Mentionnons ici trois lignes féroces de Rochefort dans *L'Intransigeant* :

"Nous avons ce qu'on peut appeler le *Ministère des gens de maison*. Ce n'est pas un cabinet, c'est une antichambre."

Et arrivons au *Télégraphe*, dont la lecture ne peut manquer d'être intéressante, étant donné que ce journal n'a cessé, jusqu'au dernier jour, de soutenir la cause de M. Jules Ferry.

Le Télégraphe épiluche un à un les nouveaux ministres, non sans les écorcher assez rudement. M. Waldeck-Rousseau ? On l'attendait à la justice et le voilà à l'intérieur. M. Devès ? On le crée uniquement pour détruire le phylloxera. M. Paul Bert ? Oh ! M. Paul Bert, c'est plus grave ! Là-dessus, *Le Télégraphe* devient terrible d'ironie :

"M. Paul Bert est à l'instruction. On verra de quel main il va mener son personnel ; en tous cas, sa compétence n'est pas contestée. Mais M. Paul Bert, ennemi de la religion au nom de la morale—M. Paul Bert aux cultes ! Le ministère des cultes est-il donc le ministère de la suppression des cultes !"

Ministère de dépaysés : c'est le dernier mot du *Télégraphe*.

La Liberté, qui a souhaité comme un bienfait l'avènement de M. Gambetta, ne déplore pas moins vivement le choix, véritable défi en effet, de M. Paul Bert à la tête de la direction des cultes.

"Le choix de M. Paul Bert à l'instruction publique et surtout aux cultes, est regrettable. Mettre un matérialiste notoire, si savant qu'il soit d'ailleurs, à la tête de l'Université française qui est si profondément spiritualiste ; charger un homme qui ne croit pas en Dieu de la direction des Eglises pour lesquelles l'idée de Dieu est un dogme fondamental, c'est commettre, à notre avis, une faute dont les conséquences peuvent être graves."

* *

On ignore encore la politique du grand ministère Gambetta. Depuis la déclaration faite par le premier ministre lors de son avènement au pouvoir—déclaration à laquelle on peut donner une interprétation libérale ou conservatrice—aucun incident n'indique la marche probable du nouveau gouvernement. M. Bert vient de nommer à un poste important dans le département des Cultes, un prêtre schismatique, ancien assistant de M. Loyson. Humbert, le communiste, a été élu représentant du peuple à Lyon. Le Sénat a fait éprouver un premier échec au nouveau gouvernement en refusant d'élire son candidat, M. Hérol, préfet de police, à la position de sénateur à vie ; son adversaire, M. de Voisins, républicain modéré, a reçu 124 votes contre 117. Chose qu'on a trouvée assez singulière, c'est que M. Vulpian, doyen de la Faculté de Médecine à la Sorbonne, a donné sa résignation dès qu'il eut appris que M. le docteur Paul Bert était nommé ministre. M. Flourens, directeur des cultes et républicain assez prononcé, a aussi donné sa démission. Les actions de la Banque de France qui, au commencement du mois de novembre, étaient cotées à 6,700 francs, sont tombées vers la fin du même mois à 6,175 francs.

BIBLIOGRAPHIE

MÉCANISME DU PIANO ou "Nouvelles études techniques destinées aux élèves avancés," par R. O. PELLETIER

Sous ce titre, vient de paraître chez l'éditeur A. Lavigne, un recueil d'études spéciales pour le piano, écrites par l'éminent professeur R. O. Pelletier. Cet ouvrage, préparé avec un soin extrême, est le fruit de quatorze années d'enseignement et résume en quelque sorte tout ce qu'une observation constante, un travail patient et soutenu pendant un laps de temps aussi considérable, ont pu suggérer à l'auteur de particulièrement utile pour développer sainement le talent musical dans tout ce qui se rattache au mécanisme. Autant qu'un examen un peu hâtif peut nous permettre d'en juger, nous croyons l'ouvrage admirablement adapté au but à atteindre.

Nous ne pouvons qu'engager fortement ceux qui s'occupent de musique avec intelligence, de faire leur profit de ces études.

M. DE MUN

M. de Mun, dont le nom est si populaire au Canada, M. de Mun, le porte-parole du comte de Chambord, comme l'appelle un écrivain, a reparu à la tribune française, à l'ouverture des Chambres. *Le Figaro* écrit à ce sujet quelques lignes qu'on lira avec plaisir :

"M. Albert de Mun apparaît à la tribune. Dans chaque vie il y a une heure décisive qui la partage. Cette heure avait sonné pour notre orateur. Un silence se fit. Une grande assemblée politique est l'endroit de France où tour à tour on entend le moins et où on entend le plus.

"Ceux qui ne le connaissaient point, le regardèrent longuement. Superbe profil d'orateur. C'eût été malheureux qu'un si bel instrument n'eût pas de souffle ! La taille est haute, droite, élancée, élégante. Les cheveux bruns sont ras et le trait caractéristique est formé par deux hautes poussées du front. Moustaches brunes et courtes. Visage ouvert, franc, sympathique, rempli de toutes les clartés... la jeunesse, l'intelligence, la foi ! La voix a un timbre charmeur. Debout et les deux mains rassemblées devant lui sur la tribune, M. de Mun parla lentement.

"Sa lutte contre le Président a été émouvante. Pendant que M. Brisson lisait au dessus de la tête de l'orateur la loi qui me rappelle la fameuse *loi de sacrilège*—et que les centriers de l'Assemblée hurlaient, comme jadis les bêtes du cirque contre un chrétien—M. Albert de Mun ne regardait point vers la droite, pour y chercher un secours. Il regardait devant lui, avec une douceur tranquille, qui est plus haute qu'un défi. Manifestement il cherchait le moyen de se tirer d'affaires, par quelque phrase—procédé. Il a trouvé la phrase—qu'il prononça sans que rien ne fût changé dans le timbre de sa voix et dans le train de sa parole !

"Assurément M. de Mun est de l'école des Gracques, qui parlaient en modulant leur voix sur les sons d'un joueur de flûte. Il a manifestement le sang-froid, cette force de l'orateur politique. M. Gambetta lui dit après la séance : "Je regrette que M. Brisson ne m'ait point laissé parler..." Je comprends ce regret. Du haut de nos tribunes publiques, on sentait que M. Gambetta avait quelques phrases retentissantes à placer. Cependant, que le futur dictateur soit content ! Il n'a point, comme le Bonaparte de Barbier, dompté en l'Assemblée "une jument indomptable et rebelle." Il a trouvé là ce chameau doux qui se met sur ses genoux pour que l'homme monte sur son dos.

"M. de Mun, lui, est assurément descendu de la tribune—plus grand qu'il n'y était monté.

"Donc, hier, vrai triomphe pour lui ! mais, demain ? ce demain qui détruit toujours les espérances du parti conservateur ? Quelle sera demain l'attitude de celui à qui le comte de Chambord a écrit la lettre de Goritz ? Que Dieu conseille le maître, pour qu'il conseille le serviteur !..."

L'HIVER

L'hiver est déjà commencé.

Pour les riches, c'est la saison des bals, des soirées, des fêtes, des divertissements continuels.

Mais, hélas ! pour les pauvres, c'est le temps des privations et des souffrances.

Le pauvre et l'orphelin souffrent davantage pendant l'hiver, dont la sévérité et les frimas leur font sentir, plus péniblement qu'à l'ordinaire, leur misère et leur abandon.

Dans l'Eglise et la religion catholique, l'hiver, temps de l'Avent, est temps de pénitence et d'aumônes.

Qui que vous soyez, n'oubliez ni les pauvres, ni les orphelins. Dans vos calculs, faites la part des malheureux.

Quand vous voulez dépenser pour vos plaisirs, mettez de côté quelque chose pour les pauvres.

La Providence vous le rendra au centuple.

LE CARDINAL CATERINI

Les feuilles romaines annoncent la mort de l'Éminentissime cardinal Prospero Caterini, qui avait atteint l'âge avancé de 86 ans.

Il naquit à Onino, au diocèse d'Acquapendente, et toute sa vie s'est écoulée à Rome, où il s'était rendu tout jeune encore pour y faire ses études.

Son esprit très élevé et son grand jugement le firent remarquer de S. S. Grégoire XVI, qui le donna pour consulter aux principales Congrégations de Rome. Il fut ensuite secrétaire de la Congrégation des études, auditeur et assesseur de l'Inquisition romaine.

Pie IX le créa cardinal en mars 1853 ; peu après, il fut proposé à la préfecture de la Sacrée-Congrégation du concile, charge qu'il conserva jusqu'à son dernier jour.

Dans ces fonctions, il fit admirer, pendant de longues

années, sa science profonde du droit canonique et du droit civil. Les décisions qu'il a laissées en grand nombre rendent témoignage à son haut savoir, que le concile du Vatican mit particulièrement en lumière.

Aux qualités de l'intelligence, il joignait celles du cœur. Sa charité envers les pauvres était spécialement remarquée ; il ne les a pas oubliés dans l'expression de ses dernières volontés.

Il a rendu saintement son âme à Dieu, chargé d'ans et de mérites, dans la nuit du 28 au 29 octobre.

LA MÈRE

Quelle est l'âme qui nous a initiés à la vie ? C'est l'âme de notre mère, c'est à dire l'âme qui nous a aimés d'un amour unique par sa pureté, sa tendresse et son abnégation. Tandis que toute créature est emportée par l'égoïsme qui lui cache souvent la vérité par elle-même, et pour les autres, le cœur d'une mère s'en va, de tout son poids, sur la pente du sacrifice, et jamais elle ne trompe sciemment la jeune âme qui s'éveille sous ses inspirations.

Cependant, il faut bien le dire, si jamais la mère ne trompe, souvent elle se trompe grâce à la tendresse dont elle ne sait pas toujours réfuter les sophismes ou mépriser les flatteries. Beaucoup de mères donnent à leurs fils une éducation à laquelle rien ne manque, si ce n'est la virilité. Elles croient avoir fait merveille quand elles sont parvenues à former de petits anges bien dociles et bien douillets, qui seront un jour bien pieux, bien égoïstes et bien fragiles. O mère votre cœur doit tressaillir à chaque coup de pinceau que vous donnez à l'âme de votre fils pour l'embellir ! Si le labeur vous semble pénible, s'il vous en coûte parfois d'être sévère, sachez vous dire : Plus heureuse que tous les artistes, je fais mieux qu'une statue, je fais un homme, et je prépare à toutes les grandes causes un soldat fidèle.

NOTES ET IMPRESSIONS

Il faut être bien maître de soi pour ne pas montrer les dents quand on a envie de mordre.

W. THACKERAY.

Malgré nos tentatives d'enseignement pratique universel, il y aura toujours des bacheliers, des docteurs même, qui ne sauront jamais planter un clou.

Celui qui a dit que le génie était une névrose a voulu sans doute flatter une époque qui n'a pas plus de santé que de bon sens.

G. M. VALTOUR.

Il est plus aisé de descendre que de monter ; mais s'arrêter sur une pente à un certain point est plus difficile que n'importe quelle ascension.

La plupart des hommes sont comme la pierre d'aimant ils ont un côté qui repousse et un autre qui attire.

VOLTAIRE.

Le chapitre des événements est vaste, mais la prévoyance et l'habileté peuvent corriger la fortune.

FRÉDÉRIC II.

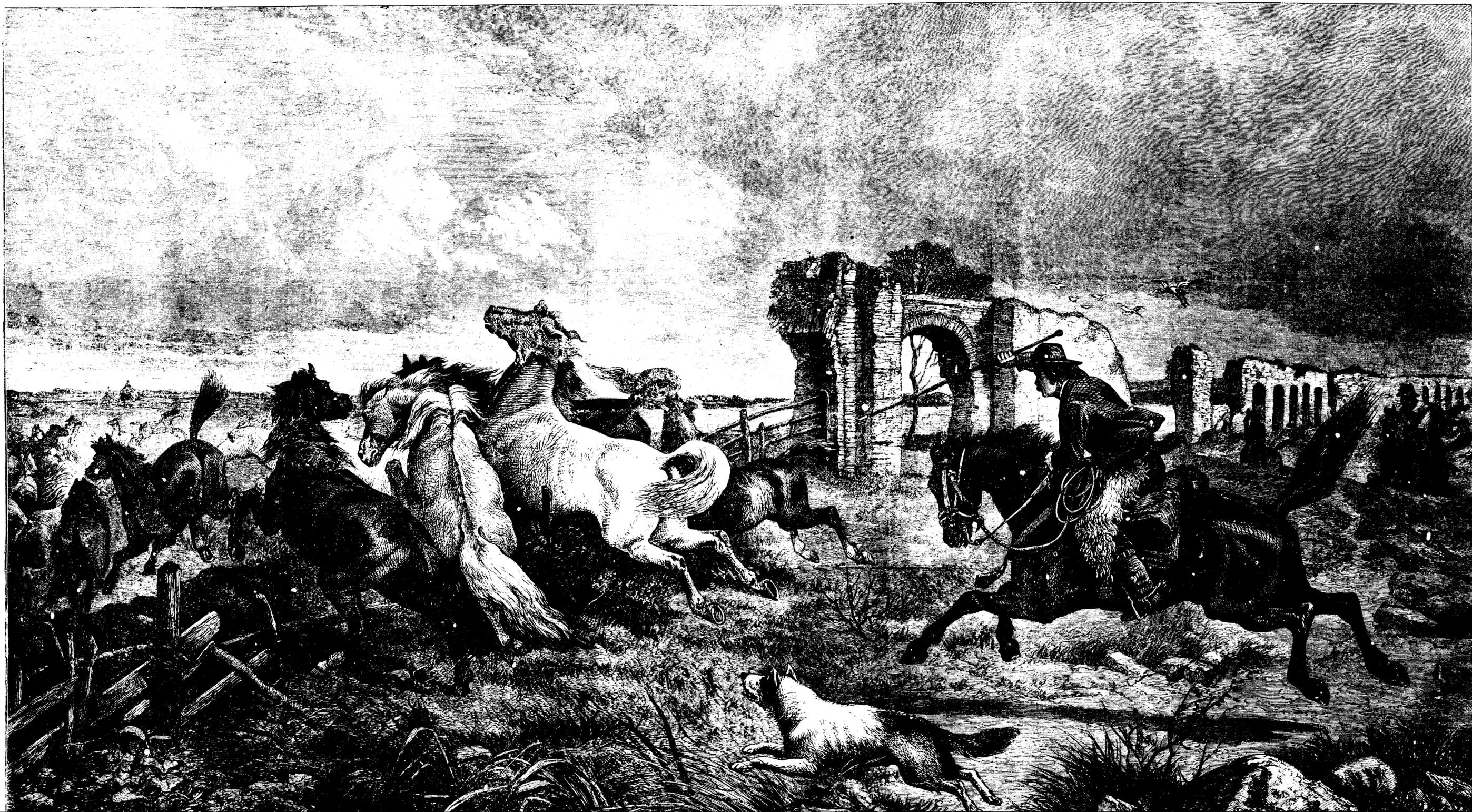
Le tutoiement s'est retranché dans la famille, et après avoir tutoyé tout le monde, on ne tutoie plus que ses père et mère. Cet usage met toute la maison à l'aise : il dispense les parents d'autorité et les enfants de respect.

DE BONALD.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade — cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurables. LES TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulageant l'irritation, guérissant l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chantes. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.



LA FORÊT VIERGE

Capricieux réseaux de fleurs et de lianes,
Dédalles odorants que forment les grands fûts,
Mystérieux bassins où, riant des affûts,
Le timide castor sommeille sous les planes !

Sentiers moelleux creusés, sous les sapins touffus,
Par le pied des chevreuils en folles caravanes,
Calme majestueux des lacs et des savanes
Qu'enivrent des oiseaux les ramages confus !

C'est le vaste désert dans sa majesté sainte,
Où pas un pied humain n'a laissé son empreinte,
Où seul l'enfant des bois s'est jadis reposé !

Soudain d'une arquebuse éclate le tonnerre.
A ce bruit la forêt mille fois centenaire
Penche son front devant l'homme civilisé !

LA CATARACTE

Le fleuve impétueux se prolonge en tournoyant
Dans le gouffre éperdu d'horreur et de colère,
Et les fauves clameurs de son flot aboyant
Font tressaillir d'émoi la forêt séculaire.

Le grand cèdre accroché sous le roc vacillant
Qui surplombe l'abîme inondé de lumière,
Semble aux yeux du touriste un fantôme effrayant
Qui tombe du soleil, la tête la première.

Un brouillard d'opale, où luit l'arc-en-ciel mouvant,
Monte du précipice, et, porté par le vent,
Retombe sur les bois en bruine éclatante.

Et l'esprit du vertige, errant aux bords des eaux,
Voltige sur nos fronts, nous fascine, nous tente,
Et, pour nous engloutir, resserre ses réseaux !

W. CHAPMAN.

Malade et souffrante depuis très longtemps, causant beaucoup d'inquiétudes à mon mari et à ma famille, le découragement s'était emparé de moi. J'avais tout employé pour me guérir. Ma position, loin de s'améliorer, s'aggravait. Ne sachant plus que faire et voulant à tout prix obtenir du soulagement, je fis usage des Amers de Houblon, qu'une personne m'avait indiqués comme étant un remède efficace. Au bout de quelque temps il s'opéra de tels changements chez moi qu'on disait que j'étais l'objet d'un miracle. Les Amers de Houblon sont une providence pour les malades. — *Home-Journal*.

LES

RÉVOLTES DE SIMONE

PAR

ANDRÉ MOUEZY

V

Le malheur veille sans relâche à la porte des gens heureux et, par un cruel raffinement du sort, c'est toujours aux heures de paix qu'il étend son aile noire. Toute félicité porte avec elle, comme une pointe d'amertume, le pressentiment de sa fin prochaine. Ceux que l'expérience a instruits le sentent et tremblent toujours.

Un matin, la marquise d'Hérigny, descendant de sa chambre, se rencontra dans la salle basse avec le docteur Clarvey et son frère ; elle vit un sombre nuage sur leurs traits, et les interrogea vivement.

— Il ne faut pas vous tourmenter, madame, fit Richard en haussant légèrement les épaules.

La jeune femme se retourna vers le docteur.

— Gabrielle !... dit-elle, toute saisie.

— Gabrielle est bien, madame ; grâce au ciel, nous sommes rassurés de ce côté ; mais Georges est souffrant, très souffrant, même ; je crains un terrible mal dont j'ai soigné déjà plusieurs cas isolés ; mon fils est fort, il se sauvera, j'espère. Mais l'autre enfant ! mais la mère qui ne sait rien encore ?

Et le pauvre homme, menacé dans ses plus chères affections sans que son dévouement pût détourner le danger, ne chercha plus à retenir une larme d'angoisse qui glissait sur sa joue.

Accoudé sur la cheminée, le menton dans sa main, profondément soucieux, Richard réfléchissait.

— Pleurer soulage, mais ne remédie à rien, dit-il en relevant la tête avec énergie. Prends courage, Etienne, et allons au plus pressé. Je vais parler à Gabrielle. — Venez, madame, et faites-vous une physionomie souriante. Toi, mon pauvre frère, reste là ; ta femme lit, d'habitude, à livre ouvert dans tes yeux ; tu ne la tromperais pas une seconde.

Il quitta la pièce ; Simone, tremblante, le suivit.

A demi couchée sur sa chaise longue, Gabrielle regardait dormir sa fille avec une joie si complète, une quiétude si profonde, que les deux jeunes gens, appelés à jouer près d'elle le rôle de messager de douleur, échangeaient un regard désolé, et l'opinion qu'ils avaient l'un de l'autre était si défavorable, que leur surprise fut sincère, en voyant la pitié empreinte dans leurs yeux. Gabrielle leur sourit.

— Vous venez voir mon trésor, dit-elle.

— Nous venons voir sa mère, surtout, fit Richard en embrassant sa belle-sœur avec une amicale brusquerie.

Puis, sans attendre davantage :

— A propos, ma chère amie, dit-il, il vous faut choisir aujourd'hui même entre vos deux trésors. Déjà l'embarras des richesses, mon Dieu, oui.

— Choisir ! et pourquoi ? dit la jeune femme étonnée, mais toujours souriante.

— Mon absurde neveu, votre fils, s'est avisé de gagner la rougeole, la plus bénigne des rougeoles, Gabrielle, mais enfin, il faut renoncer à lui pour quelques jours, puisque cette demoiselle, ma filleule, qui ne vit que par vous, serait infailliblement prise du même mal si vous voyiez son frère, et courrait un danger sérieux. Pour Georges, il subira seulement quelques jours de réclusion, et bénéficiera d'une quantité de gâteries, destinées à le rendre plus pervers encore que par le passé, si faire se peut. . . .

Gabrielle se souleva, toute pâle.

— Mon fils, murmura-t-elle ! ah ! j'étais trop heureuse ! Richard, ne me trompez-vous pas ?

— Vous savez, Gabrielle, que je ne suis pas menteur, fit le jeune homme en gardant les yeux obstinément fixés sur le crayon dont il affina la pointe, et qu'il écrasa sur son angle par un brusque mouvement. Si j'avais la moindre inquiétude, nous verriez vous ainsi rassurés ? Voyez ma mère ? voyez madame ? leur trouvez-vous des physionomies sinistres ?

Rassurée par ces sourires menteurs, et trop faible encore pour analyser avec sa netteté habituelle la privation qu'on lui imposait, ses causes et ses résultats, Gabrielle se résigna et consentit à se reposer entièrement sur son frère et son amie ; Richard alla sans retard rejoindre le docteur.

— Le plus fort est fait, dit-il en soupirant d'aise. Ma mère ne la quittera pas, tu la soigneras : moi, je me réserve Georges, moi seul, entends-tu ? ton devoir t'éloigne de lui, et tu m'offenserai mortellement, comme médecin et comme frère, en hésitant une minute.

Etienne serra la main de son frère.

— Je n'attendais pas moins de toi, dit-il. Allons voir mon fils, c'est la dernière fois, Richard, je te le promets.

Georges dormait empoûtré par la fièvre ; mais, comme ils s'approchaient de lui, les deux hommes virent avec un indicible étonnement la taille gracieuse de Simone, penchée sur le petit lit.

— Simone !... madame !... vous ici ! s'écria le médecin : mais c'est une affreuse imprudence, retirez-vous.

— Vous ne savez pas, madame, continua Richard, quelle est la maladie du pauvre enfant, sans quoi, vous seriez partie déjà, vite et loin.

La jeune femme rougit : un pli hautain se dessina entre l'arc délicat de ses sourcils.

— Vous si je donné le droit de douter de moi à ce point, monsieur ? dit-elle.

Puis, se retournant, les mains jointes, vers le docteur indécis et troublé.

— Ah ! dit-elle avec un irrésistible accent de prière, laissez-moi ! je vous en prie, laissez mon cœur malade et brisé chercher le remède dans l'accomplissement d'un devoir, dans les satisfactions du dévouement ! si j'ai perdu le bonheur pour moi-même, donnez-moi cette jouissance dernière de me sentir utile aux autres, en m'oubliant un instant pour eux.

Etienne se taisait. La jeune marquise ajouta, en essayant de sourire :

— Dieu m'a tant éprouvée déjà, qu'il n'osera plus, peut-être, me retrouvant avec vous sous sa main terrible, frapper d'aussi rudes coups.

Le docteur hésitait encore.

Simone se pencha sur l'enfant qui entr'ouvrait les yeux et cherchait à travers les rêveries de la fièvre, à reconnaître ceux qui l'entouraient.

— N'est-ce pas, Georges, dit-elle, en serrant avec tendresse sa pauvre petite tête brûlante, que tu me veux près de toi, pour te guérir et t'aimer ?

L'enfant sourit à la vision charmante et murmura :

— Je t'aime bien.

Puis sa tête retomba sur la poitrine de Simone. Le docteur était vaincu.

— Vous le voulez ? dit-il... je me rends ; et soyez donc un paratonnerre entre Dieu et nous... et puissiez-vous écarter la foudre de ces têtes chéries !

VI

C'est seulement quand ils se retrouvèrent seuls dans le pavillon isolé où avait été transporté l'enfant malade, que Richard Clarvey et la marquise d'Hérigny songèrent à s'occuper de la situation bizarre créée par leur dévouement.

Dans leur première inquiétude, ils avaient, d'un commun accord, fait abstraction de toute idée personnelle, pour songer au soulagement de ceux qu'ils aimaient ; maintenant leurs services étaient acceptés ; il s'agissait de remplir ensemble le rôle délicat qu'ils avaient sollicité, et les difficultés de ce rôle devenaient visibles.

L'enfant était malade, sans doute ; mais le médecin le plus habile ne pouvait forcer la marche du temps ; il fallait attendre et laisser agir la nature ; enfin, être prêts toujours à la secourir, si des crises décisives se présentaient.

Quand le danger est imminent, une fièvre d'angoisse paralyse toute autre sensation. Ici le danger n'existait pas encore ; il était incertain, on espérait le prévenir... c'était un dévouement très réel, mais passif.

Entretenir une température chaude dans la chambre du malade, soutenir son courage et ses forces par des cordiaux et de bonnes paroles : cela ne suffisait pas pour occuper l'intelligence des deux jeunes gens et les sauver d'un embarras réciproque. Ils allaient avoir forcément des loisirs, et, entre un homme de trente ans et une jeune femme de vingt-deux... qui se détestent !... ces loisirs sont difficiles à dépenser.

Peut-être serait-il à propos, pour l'intelligence du récit, de compléter ici le portrait de Richard, tracé précédemment, à grands coups d'ébauchoir, par Mme Etienne Clarvey.

Au milieu de sa vie studieuse et presque claustrale, Richard avait conservé à son insu une grande fraîcheur de sentiments et une naïveté de cœur qui formaient un piquant contraste avec son esprit blasé et le matérialisme tranquille qu'il affectait.

Il aimait passionnément l'étude ; doué d'aptitudes rares et d'une ardeur de travail infatigable, il poursuivait la science pour elle et non pour ses applications lucratives, et n'avait jamais voulu faire partie de ce qu'il appelait les savants enrégimentés et salariés. Son humeur libre et cassante repoussait tout frein, toute direction, toute contrainte. Il lui eût semblé payer trop cher les palmes de l'Institut elles-mêmes, en leur sacrifiant une heure d'indépendance. Il était né chercheur, comme tous les esprits vifs et puissants, et il avait rêvé la gloire d'ouvrir une nouvelle route à l'intelligence humaine ; mais la passion qu'il apportait dans ses recherches, les mystères et les profondeurs qu'il rencontrait à chaque pas, le troublaient et l'irritaient en même temps.

Ne voulant pas voir dans un Dieu créateur la source de toute justice, de toute bonté, de toute force morale, il avait cherché ailleurs la raison motrice de cette force et de ce bien

répandus dans le monde, et était arrivé à des conclusions si imparfaites, que, loin de l'aider à persuader les autres, elles ne le persuadaient pas lui-même.

Nerveux et sensible à l'excès, il souffrait de son incertitude, et n'avait pas l'incrédulité bien portante dont parle un auteur de ce siècle... C'est ainsi qu'après avoir crié à tous que Dieu n'existe pas, que le ciel est vide, et que l'homme naît, vit et meurt au hasard, il se surprenait à genoux, invoquant l'Être inconnu dont il niait l'existence et dont il raillait la puissance consolante.

Dans un autre ordre d'idées, les mêmes faits se reproduisaient. En raison de la vie cénobitique qu'il avait choisie et pratiquée dans toute sa rigueur, le jeune homme avait pris en dégoût les mièvreries et les passe-temps inutiles qui sont l'élément nécessaire de certaines femmes, et la cause principale de leurs maux et de leurs fautes.

Il se joignait à cette répulsion une crainte inavouée, une sorte de pressentiment que ces êtres fantasques et ignorants pouvaient à l'occasion devenir dangereux, et découvrir, malgré cette ignorance même, le défaut de la cuirasse qui défendait son âme froide et sa vertu sévère.

Dans ces dispositions, habitué aux efforts continuels de la pensée, Richard était rarement aimable, jamais courtisan ; vivant ainsi sans distractions, sans amis, plongé dans un travail absorbant, ne connaissant aucune des aisances de la vie, il s'était fait une habitude de son austérité, de sa chambre froide et nue, du vieux mur taché de mousse verdâtre qui formait son horizon.

En cinq ans Richard était arrivé à un état de dessèchement moral et scientifique si complet, qu'une allumette l'eût fait flamber comme un feu de paille, ou éclater comme un volcan endormi sous la lave.

Paris, dont le sol brûle toujours, ne lui convenait plus. Il le sentit, et s'enfuit à Sivray, pour y vivre en ermite. Par bonheur, sa mère était là, et elle fit de son ermitage un nid très supportable, orné de prévenances et de tendresses.

Le docteur Clarvey, consterné à la vue de son frère, soigna son corps surmené, lui persuadant qu'il faut manger pour vivre, que les nuits sont faites pour dormir, et que les savants doivent, comme le reste des hommes, travailler et se reposer à leurs heures.

Gabrielle mit son âme au même régime. Sans le contredire jamais, épousant, au contraire, sa querelle avec la vie, elle sut le ramener à des idées justes.

Le patient se trouvait bien de cette double cure, et s'il tourmentait encore ses docteurs par des retours offensifs, il professait pour eux un véritable culte.

— Eh bien, mes pauvres amis, leur disait-il plaisamment, que vous en semble ? aurez-vous bientôt assez léché votre ours ? Concevez-vous quelque espoir de le rendre à demi présentable ?

Richard entra en convalescence quand la marquise d'Hérigny arriva chez son frère, et cette arrivée lui déplut extrêmement.

Il reprit, du coup, son humeur atrabilaire, sa vieille théorie contre les femmes, et détesta d'instinct la nouvelle venue, simplement parce qu'elle le gênait, et qu'il avait senti à son approche la perception confuse d'un danger.

Les espérances matrimoniales que sa belle-sœur avait conçues et lui avait confiées dans une effusion de cœur bien regrettable, achevèrent de le rendre intraitable.

Cela dit, on ne s'étonnera plus du malaise visible qu'éprouva le jeune homme, en se voyant réduit, pour un temps indéterminé, à la société exclusive de la marquise d'Hérigny.

Simone s'était assise près de la cheminée ; machinalement, elle posa ses pieds sur les chenets, et Richard, machinalement aussi, se prit à considérer ces deux petits pieds, chaussés de mules à talons hauts, qui se chauffaient sans coquetterie aucune, et qui étaient d'une délicatesse idéale. Richard put s'en convaincre ; mais il reconnut aussi la nécessité d'entamer au plus vite la conversation sur un sujet quelconque, s'il ne voulait pas en venir, pour passer le temps à détailler minutieusement la très réelle beauté de la jeune marquise. Justement, elle lui en fournit le prétexte. Relevant ses yeux qu'elle avait tenus fixés avec mélancolie sur les cendres rouges du foyer, elle l'interrogea ainsi :

— Croyez-vous, monsieur Clarvey, que cette maladie soit longue et dangereuse ?

— Dangereuse, madame, je ne le crois pas, à moins de complications imprévues ; longue, oui, assurément. Et... à ce sujet, madame, ne croyez-vous pas, puisque nous voici, sans appel, condamnés l'un à l'autre... ?

— Condamnés est bien le mot, reprit la jeune femme, froissée une fois encore.

Richard se frappa le front de son poing fermé.

— Je ne fais que des sottises, murmura-t-il. Cela vous offense... et cependant, madame, je vous jure que tel n'était pas mon désir.

Simone comprit la vérité de son regret.

— Voyons, fit-elle, ce que vous voulez dire ?

— Franchement, madame, je ferais mieux de me taire, sous peine d'envoyer à l'enfer un pavé de plus ; mes intentions sont excellentes, et je les dénature fatalement, tant je les exprime mal.

— Je suis prévenue maintenant, dit Simone, désarmée par cet humble avertissement. Allez... je vous arrêterai à temps.

— C'est parfait, alors : il me paraît certain—soyez franche, madame—que nous avons éprouvé, vous et moi, à première vue, une... absence de sympathie extrême.

Il s'arrêta, après cette énormité, attendant une interruption prévue. La jeune femme se taisait, il continua :

— C'est infiniment malhonnête, ce que je dis là. Mais je crois que nous sommes exposés, par la trempe particulière de nos deux esprits, à nous contredire sans cesse ; or, la contradiction irrite et blesse, même les sages et les flegmatiques. Cela est connu. Donc, nous nous détesterons toujours un peu. Je ne voudrais pas dépasser la mesure de ma pensée, ajouta-t-il poliment, car, en ce qui me concerne, cette disposition malveillante s'est déjà beaucoup modifiée, et...

La jeune femme l'arrêta du geste.

— Oh ! dit-elle, faites-moi grâce de la restriction, je vous prie, monsieur ; j'accepte la pensée entière, et votre accès de franchise me semble fort à propos. Il importe que nous soyons fixés. Dès mon premier jour ici, vous m'avez maudite de grand cœur—cela se voyait—malgré les regards suppliants de cette pauvre Gabrielle, qui rêvait un autre résultat, entraînée par sa charité universelle. Vous vous êtes enfermé dans une réserve qui méritait bien, parfois, un autre nom... vous avez fui systématiquement la maison du docteur... Et tout cela, pourquoi ? Vous ne pouvez détester à ce point une étrangère dont les bons et mauvais côtés vous sont absolument inconnus. Non ; mais cette étrange n'était pas aussi inoffensive qu'elle-même le croyait d'abord. Vous aviez daigné trouver bon les soins pieux et exclusifs dont mon amie, avec sa bonté d'ange,

entoure votre misanthropie. Je suis venue, et cette même bonté lui a fait reporter sur moi une partie des soins et de la tendresse qu'elle vous prodiguait. Voyant cela, et remontant de l'effet à la cause, vous êtes resté dépité et jaloux, et vous m'avez vouée à tous les dieux infernaux... ne m'interrompez pas, j'ai fini tout à l'heure. Pour moi, je ne suis, de prime-abord, peu occupée de vous. Je vous trouvais maussade, je l'avoue, et je ne déplorais pas vos fréquentes absences... au contraire... Je vous ai plaint quelque peu en discernant les motifs de vos bouderies; mais, comme ces motifs devaient disparaître avec moi, dans un délai bref, j'ai pensé que vous n'étiez pas généreux de m'en vouloir ainsi, de ce que je goûtais, en passant, le gâteau préparé pour vous... Pour cette appréciation, assez vague et sans importance, le mot antipathie est trop fort, convenez-en. Je ne donne pas ma haine, non plus que mon estime, sans de sérieuses raisons. Mettons donc indifférence, s'il vous plaît.

—Vous êtes dure, madame, fit Richard, qui avait rougi.
—Non pas dure, reprit la jeune femme plus doucement, mais vraie, toujours.

L'enfant se plaignait dans son sommeil. Richard courut à lui, le releva sur ses oreillers avec l'adresse et la sollicitude d'une mère, et préparant une potion calmante, il la lui fit doucement avaler, cuillerée à cuillerée, après quoi, il revint, tout songeur, reprendre sa place au foyer.

(La suite au prochain numéro.)

Sauvez votre Vie.—La vie est un bienfait. Chercher à la conserver est non-seulement un devoir, mais une obligation. Cette importante question a été discutée dernièrement entre plusieurs personnes, au nombre desquelles se trouvait le propriétaire de *Nelson House*, de Port Huron, M. Charles Nelson. J'ai souffert très longtemps d'un rhumatisme, disait ce monsieur; j'en ai presque perdu l'usage d'un de mes bras. J'ai tout employé pour me guérir; j'ai consulté les médecins les plus habiles. Je n'ai obtenu aucun résultat satisfaisant. Un de mes bons amis me conseilla d'essayer du nouveau remède *L'Huile St. Jacob*, dont on parle tant. Après quelques semaines d'expériences je m'aperçus qu'il y avait une notable amélioration chez moi. Aujourd'hui je suis heureux de constater que cette huile m'a complètement guéri. — *Port Huron Mich. Commercial.*

UN VOLEUR... SANS L'ÊTRE

Le seul être humain qui échappe au physiologiste, est incontestablement l'ivrogne; aussi, le chercherait-on vainement dans la collection des physiologies, si fort à la mode il y a quarante ans. On pourra décrire le caractère du chat, du singe, du perroquet, parce qu'il est, aux nuances près, invariable chez tous les animaux de même espèce, tandis que, autant d'hommes ivres, autant d'études différentes. M. Alexandre Dumas a fait les *Idées de Mme Aubray*, il ne ferait pas les *Idées d'un ivrogne*, parce qu'elles sont sans fixité et sans suite. Non que l'ivresse supprime d'une façon absolue tout raisonnement; il est certain, par exemple, que ce pochard, surpris par l'averse dans un jardin de guinguette et faisant, de sa casquette, un parapluie à son verre plein, pour rentrer dans le cabaret, il est certain qu'il y a là un raisonnement; mais remarquez qu'il est particulier à l'état d'ébriété, et que c'est une idée qui ne viendrait jamais à des gens en possession de leur bon sens.

En dehors de semblables précautions, il ne reste guère que les droits de la nature, qui ne les perd jamais; mais quand c'est elle qui parle, le raisonnement est bien près de ressembler à de l'instinct.

Qu'on qualifie donc comme on le voudra le mobile qui a fait agir Gousson, peu importe; il est prévenu du vol d'une chaise. Le voilà devant la police correctionnelle; c'est un brave homme, pur jusqu'ici de toute mauvaise action; c'est la seule chose dont nous ayons à nous occuper.

—Mon président, dit-il, dès qu'on lui demande ses noms, je vous prie de m'écouter d'un œil tutélaire, car, croyez que de me voir ici ça m'empoisonne bien mes satisfactions.

M. le président.—Vous vous expliquerez tout à l'heure.

Gousson.—Avec plaisir, et j'espère que vous m'écouteriez d'un œil tutélaire.

Le seul témoin cité est un cafetier. Sa déposition se réduit à deux mots: "Vers minuit, j'allais fermer et rentrer les chaises que j'avais à la porte, lorsqu'un passant me dit: "Un homme vient de vous voler une chaise!" Là-dessus il m'indique la rue prise par le voleur; je cours après lui et je l'ai arrêté, ayant, en effet, ma chaise.

M. le président (au prévenu).—Expliquez-vous.

Gousson.—Mon président, c'est de la faute à Molière.

M. le président.—Quel Molière?

Gousson.—Eh bien... Molière... un auteur qui compose des comédies... Vous ne connaissez pas Molière?

M. le président.—Mais quel rapport à Molière?

Gousson.—Voilà: parce que moi, je le connais, Molière; j'en ai un volume qui me sert à affiler mon rasoir. Alors, ne pouvant pas le trouver, j'ai jamais pu venir à bout de me raser pour aller à l'enterrement d'un homme très aimable, que je ne me rappelle pas son nom, ne l'ayant vu qu'une fois dans ma vie; seulement que cette fois-là, il m'avait offert un bitter et que, depuis ce

temps-là, je m'étais toujours dit: "Il n'est pas fort, il n'en a pas pour longtemps, mais je ne veux pas manquer d'aller à son enterrement."

Pour lors que, ne trouvant pas Molière pour me raser, je vais chez le perruquier; figurez-vous, ils étaient quatorze avant moi. Voilà qu'il y avait là Poinçard, un de mes amis, qui me dit: Allons prendre un verre en attendant, je régale. Alors, que je lui dis: Une politesse en vaut une autre, je t'emmène à l'enterrement.

M. le président.—Mais quel rapport tout cela a-t-il avec ce qu'on vous reproche?

Gousson.—Le rapport qu'ayant pris pas mal de tournées, v'la que je m'endors. Alors Poinçard, qui voulait aller à l'enterrement, avait beau m'appeler, je ronflais toujours; voyant ça, il me fiche un grand coup de poing sur le nez; ça me réveille, et il me dit: Eh bien, puisque te voilà réveillé, allons à l'enterrement, où que c'est? Voilà que je ne me rappelle plus le numéro; et c'était bien facile, le 46, et même n'ayant pas de mémoire, je m'étais dit: je penserai au No. 100 et en retranchant 54, ça fera juste 46; c'était simple.

M. le président.—En voilà assez, reconnaissez-vous avoir volé la chaise?

Gousson.—Pour lors que nous avons donc repris des tournées jusqu'à minuit.

M. le président.—Mais répondez donc: reconnaissez-vous avoir volé la chaise?

Gousson.—Maintenant, je peux vous répondre que vous savez dans quel état j'étais, et je vous prie de m'écouter d'un œil tutélaire.

M. le président.—Vous invoquez pour excuse votre état d'ivresse; le tribunal appréciera.

Gousson.—C'est ça et c'est pas ça, parce que Poinçard devait me conduire chez moi, vu que je n'étais pas solide; mais il s'arrêtait à tous les petits coins, que c'était pire qu'une Danaïde, dont il se trouve que je l'ai perdu, et que me v'la, allant comme un hanneton... sans savoir.

M. le président.—Voyons, oui ou non, avez-vous volé la chaise?

Gousson.—Empruntée simplement, mon président, pour m'asseoir de temps en temps, en route, jusque chez moi, dont je l'aurais rapportée le lendemain. Le cafetier peut dire que j'étais assis, à peine.

Le limonadier est rappelé à la barre.

Gousson.—Voyons, j'étais ti assis?

Le limonadier.—C'est vrai (au tribunal): et il m'a donné la même explication; sans des agents qui passaient à ce moment et qui l'ont arrêté, j'aurais repris ma chaise et ç'aurait été fini là.

Gousson.—J'espère que le tribunal écoute ça d'un œil tutélaire.

Dans ces circonstances, le tribunal jugeant que l'intention frauduleuse n'était pas établie, acquitte.

Gousson.—Vous voyez bien que c'est de la faute à Molière.

EXÉCUTION DE MICHAËL HAYVERN

C'est vendredi dernier, 9 courant, que Hayvern a subi la peine capitale à laquelle il a été condamné aux dernières assises de Montréal.

Dès six heures et demie du matin plusieurs centaines de personnes entouraient la prison où devait avoir lieu l'exécution. Entre sept et huit heures, les porteurs de permis, au nombre environ de deux cents, entrèrent dans la prison. Jusqu'à huit heures, le condamné a été en prières, et aucun étranger n'a été admis à le voir.

Trois jours avant l'exécution, Hayvern fut averti de l'inutilité des démarches entreprises pour obtenir la commutation de sa sentence. Il a reçu la nouvelle avec beaucoup de calme et répéta de nouveau qu'il était heureux de mourir.

Dans la soirée de jeudi il a eu un moment de faiblesse et paraissait très excité, mais le zélé chapelain, le Rév. M. Lavallée, à force d'exhortation, parvint à le calmer, et il reprit sa sérénité ordinaire.

Dans le cours de la nuit de jeudi à vendredi, il a reposé tranquillement pendant plus d'une heure, et le restant de la nuit se passa en prières.

Le Rév. Père Cazeau, recteur des Jésuites, et le Rév. M. Gaboury, remplacèrent le chapelain, qui avait jugé nécessaire de se reposer afin d'assister à l'exécution. Deux Sœurs de Charité passèrent aussi la nuit en prières avec le condamné.

Deux messes basses ont été dites vendredi matin et Hayvern a communie à celle de cinq heures. Quelques minutes avant huit heures, le député-shérif, M. Sanborn, accompagné du magistrat de police, M. C. Dugas, du Dr Robillard, du géolier, du grand connétable et du chef de police, entra dans la cellule du condamné, attendant à la chapelle provisoire, et fit la lecture de la sentence. Alors commença la toilette funèbre.

Tout se fit avec beaucoup de calme; mais lorsque le bourreau s'approcha pour le garrotter, Hayvern devint subitement agité et le bourreau, de son côté, semblait avoir perdu son sang-froid. Cette dernière opération traîna quelque peu en longueur et excita quelques mur-

mures parmi les assistants. Le Rév. M. Lavallée, craignant à ce moment suprême une révolte ou un emportement du condamné, l'exhorta de nouveau à la résignation et finit par le calmer. Lorsqu'il fut solidement garrotté et que la corde eut été nouée autour de son cou, commença la marche à l'échafaud.

Le député-shérif marchait en tête, puis venait ensuite le condamné ayant son confesseur à ses côtés, les autres représentants de l'autorité fermaient la marche.

Les prières des agonisants, commencées au départ de la cellule, n'étant pas finies au moment de monter à l'échafaud, on fit halte au bout du corridor donnant sur l'escalier qui conduisait à la potence.

Tout le temps le malheureux Hayvern répondit avec ferveur et à voix assez haute. A huit heures et deux minutes, le député-shérif monta sur l'échafaud et Hayvern apparut immédiatement après.

En escaladant les marches il eut une légère défaillance et regarda la foule d'un air de compassion; un sergent de police qui était à ses côtés le soutint et lui aida, avec le Rév. M. Lavallée, à gravir les dernières marches.

Rendu sur la plateforme, il parut se remettre et s'agenouilla de lui-même au centre de la trappe fatale. Le chapelain lui présenta le crucifix qu'il baisa avec ardeur. Il fit signe qu'il n'avait rien à dire, et le prêtre ayant commencé les dernières prières des morts, le bourreau fit son œuvre. La trappe s'ouvrit et Hayvern fut lancé dans le vide.

Hayvern était bien coupable. Tous nos lecteurs se rappellent la tragédie qui s'est passée au pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul, en juin dernier. L'infortuné Salter a été tué de sang-froid, sans avoir eu le temps de se préparer à quitter cette vie, quelques minutes après avoir reçu le coup fatal. Pour la famille de la victime, aussi bien que pour la justice humaine, il fallait que le meurtrier subit son châtement.

ATTENTION.—A l'occasion de la grande Exposition Provinciale, la maison GRAVEL & THIBAUT, 587, rue Ste-Catherine, vendra pendant tout le mois de septembre, à 25 par cent meilleur marché, toutes ses marchandises d'été. De plus, venant de recevoir son importation d'automne consistant dans les plus magnifiques Tweeds, le meilleur choix d'étoffe à manteau qu'il soit possible de trouver. Le département des dames est au complet: Etoffes à robe, Flanelles, etc., etc., dans les meilleures qualités et les plus belles nuances. Chapeaux dans les derniers goûts et confectionnés de la manière la plus élégante.

Belle occasion, temps de spéculation pour tous, venez donc acheter à bon marché chez Gravel & Thibault, car cet établissement, qui n'est ouvert que depuis un an, peut cependant se mettre au rang des bonnes maisons de commerce de la rue Ste-Catherine.—J. A. GRAVEL. A. THIBAUT.

LES ÉCHECS

15 MONTRÉAL, décembre 1881.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES.

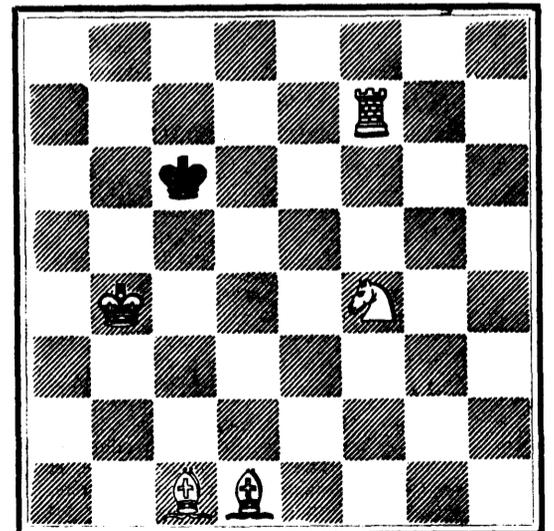
Problème 293.—F. Giguère, P. Bémillard, Montréal; Un amateur, Ottawa; V. Gagnon, Québec; A. C., Saint-Jean; M. Lalandry, New-York.

PROBLÈME No. 294.

Composé par M. J. FAYSSÉ, de Beauvoisin, France.

Dédié à mon ami O. Trempe.

NOIRS.—1 pièce.

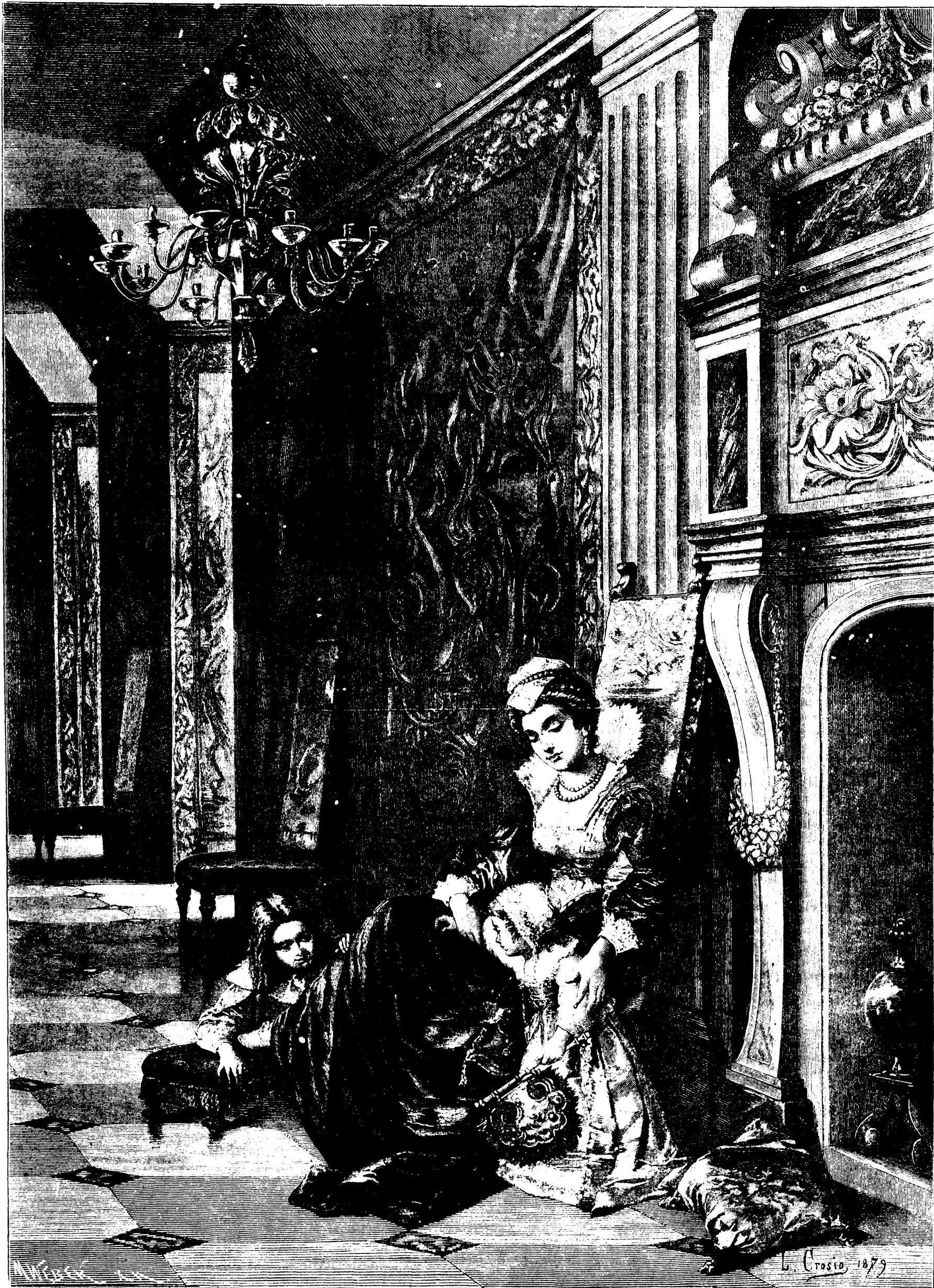


BLANCS.—5 pièces.

Les blancs jouent et font mat en 4 coups.

SOLUTION.—No. 293.

Blancs.	Noirs.
1 T 7e FD	1 R 3e R (A)
2 R 5e C	2 R 4e D
3 R 5e F	3 R 5e D
4 T 7e D, mat.	(A)
	1 R 3e C
2 F 3e FD	2 R 3e T
3 R 5e F	3 R 4e T
4 T 7e TR, mat.	



LES PREMIERS PAS

HAUTES NOUVEAUTÉS
ARTICLES DE PARIS
FANTAISIES

A L'OCCASION DES
FETES DE NOEL ET DU JOUR DE L'AN

FLEURS, SOIERIES
CHAPEAUX, PLUMES
ROBES ET MANTEAUX

GRANDE EXPOSITION

CHEZ

BOISSEAU & FRERES,

235 & 237, Rue Saint-Laurent,
MONTREAL

ÇA ET LÀ

Le 3 courant, à Greefield, Etats Unis, entre dix et onze heures du soir, le Rév. Père McCarthy, qui dessert cette paroisse a été la victime de la brutalité d'un Ecosais du nom de McMillen. Ce monstre a tiré un coup de revolver sur le curé. La balle est entrée dans le flanc droit et n'a pu être extraite que le lendemain.

L'assassin est marié à la nièce du prêtre, mais il lui a toujours fait subir tant de mauvais traitements qu'elle s'est décidée à désertir le toit conjugal pour se réfugier chez son oncle. C'est ce qui a irrité le misérable au point qu'il s'est lancé dans la voie du crime. Le Rév. Père McCarthy est mort le 7.

Nous avons parlé dans le temps de la maison d'ornements d'Eglise de Monsieur R. Beullac, au No 229 de la rue Notre-Dame. A l'occasion des fêtes de Noël et du Jour de l'An M. Beullac a fait venir des fabriques de France une quantité d'objets d'art qui font l'admiration des personnes qui visitent son établissement. Chemins de Croix nouveaux genre, de toutes dimensions, pour grandes et petites Eglises, Chapelles et Oratoires. Magnifiques Peintures religieuses, Chasublerie en général, Objets en Orfèvrerie et de Bronze, Vitraux peints de la célèbre Manufacture Artistique de Bar-le-Duc (France). Tout ce qui regarde la Statuaire religieuse est irréprochable. Les sujets sont d'un fini parfait, jusqu'aux jolis petits Enfants Jésus couchés sur la paille, qui sont expo éés dans les vitrines.

M. Beullac est un industriel qui mérite beaucoup. En Canada depuis quelques années seulement, il a su se placer au premier rang. Il a obtenu cette année, à l'Exposition de Montréal, de magnifiques récompenses. Le jury lui a décerné quatre Premiers Prix et un Diplôme d'Honneur.

Toutes les douleurs et les maladies que vous éprouvez, qui vous empêchent de prendre du repos, qui épuisent vos forces, qui vous font perdre le beau teint que vous possédez, qui épuisent tout votre système, enfin, jusqu'à vous rendre la vie insupportable, tout cela peut se guérir et disparaître complètement en faisant usage des Amers de Houblon, qui sont infailibles dans les cas signalés plus haut. Les Amers de Houblon agissent immédiatement. Leur action tient du surnaturel. Pour vous en convaincre faites-en l'expérience.—*Cincinnati Saturday.*

Un boursier consulte son médecin, qui lui répond :

—Cette vie fiévreuse vous est absolument contraire. Eh bien ! si vous continuez, avant un an, vous ne serez plus de ce monde.

—Ah ! s'écria le boursier, si j'en étais sûr, qu'elle opération !... Je m'assurerais pour un million !

DÉCES

A St-Roch de Québec, le 2 décembre, à l'âge de 15 ans et 9 mois, Dlle Marie-Octavie Martel, fille de feu J.-B. Martel, Ecr.

L'HUILE ST-JACOB
MARQUE DU COMMERCE



LE GRAND
REMEDE ALLEMAND
POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Medecines.

A. VOGELER & CIE.,
Baltimore, Md., U. S. A.

ADRESSES D'AFFAIRES

MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MONK,
AVOCATS,

NO. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND),
MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSAU, | J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L.
C.R. et M.P., Sec. d'Etat. | F. D. MONK, B.C.L.

J. G. H. BERGERON, B. C. L.
AVOCAT,

7, RUE SAINT-JACQUES,
MONTREAL

PAGNUELO & ST-JEAN

AVOCATS,

No. 34, Rue Saint-Jacques
MONTREAL

SIMÉON PAGNUELO, C.R. E. N. ST-JEAN, B.C.L.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON,

AVOCATS,

No. 11, Cote de la Place-d'Armes,
MONTREAL

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY
F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROSSEAU, L.L.B.

F. X. COCHUE,

EVALUATEUR,

Membre de la Corporation des Agents d'Immeubles; négociant de Prêts sur Immeubles; Achat et vente de biens fonciers. Bureau à la Commission des Immeubles,

RUE SAINT-JACQUES, No. 71, MONTREAL

BUREAU DE CREDIT

GAGNON FRÈRES, Propriétaires,

ÉDIFICE DE LA BANQUE JACQUES - CAITIER,
PLACE-D'ARMES, MONTREAL

P. FOREST,

300, rue Saint-Paul, Montréal — 1, rue Bourla, Antwerp (Belgique)

Produits canadiens vendus en France, Allemagne et Belgique.—Importateur d'Articles français, belges et allemands, aux prix de fabrique.—Spécialité de matières premières.

Manufactures Françaises d'Ornements d'Eglise
Quatre premiers prix et un Diplôme d'Honneur
à l'Exposition de Montréal

R. BEULLAC,

229, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

Peinture Religieuse, Chasublerie, Orfèvrerie, Bronzes. Succursale des Etablissements Artistiques de Bar-le-Duc (France), pour la Peinture sur Verre (Vitraux) et la Statuaire Religieuse.

UNIQUE OCCASION

De se former une Bibliothèque à Bon Marché. Quinze pour Cent de remise sur tous les achats d'au moins \$10.00 des ouvrages de Théologie, Histoire, Littérature, Droit, Médecine, etc., etc.

En établissant une manufacture de papier, nous avons décidé de nous occuper à l'avenir plus particulièrement de la PAPETERIE, de la LIBRAIRIE CLASSIQUE et de PIETÉ, pour la vente en gros et l'importation sur demande; et afin d'écouler le plus promptement possible notre fond de livres et d'articles de détail nous ferons une grande réduction sur les prix, sous forme d'escompte, suivant l'importance des achats

J. B. ROLLAND & FILS,

LIBRAIRES-ÉDITEURS,

12 & 14, Rue Saint-Vincent, Montréal

AU GRAND VATEL

26, 28, 30, Rue St-Jacques
MONTREAL

LUNCH A TOUTE HEURE

A 25 CENTS ET 50 CENTS

PRIX DU MARCHÉ DE DETAIL DE MONTREAL

Montréal, 9 décembre 1881.

FARINE		\$	c.	\$	c.
Farine de blé de la ouz pagne, par 100 lbs	3 45	3	60		
Farine d'avoine	2 50	2	60		
Farine de blé d'Inde	1 75	1	87		
Sarrasin	0 00	0	00		

GRAINS		\$	c.	\$	c.
Riz par minot	1 36	1	44		
Pois do	0 92	0	95		
Orge do	0 72	0	95		
Avoine par 40 lbs	0 39	0	41		
Sarrasin par minot	1 25	1	40		
Mill do	3 00	3	50		
Lin do	0 00	0	00		
Riz d'Inde do	0 00	0	00		

LAITERIE		\$	c.	\$	c.
Beurre frais à la livre	0 25	0	30		
Beurre salé do	0 18	0	30		
Fromage à la livre	0 15	0	18		

VOLAILLES		\$	c.	\$	c.
Dinde (vieux) au couple	1 50	1	75		
Dinde (jeunes) do	0 90	0	95		
Oies au couple	1 25	1	50		
Canards au couple	0 60	0	70		
Poules do	0 70	0	00		
Poulets do	0 49	0	65		

LÉGUMES		\$	c.	\$	c.
Pommes au baril	1 50	1	00		
Patates au sac	0 65	0	85		
Fèves par minot	0 00	0	00		
Oignons par tresse	0 00	0	00		

GIBIERS		\$	c.	\$	c.
Canards (sauvages) par couple	0 55	0	70		
do noirs par couple	0 75	0	75		
Poulets par douzaine	0 00	0	00		
Rosses au couple	0 00	0	00		
Pigeons domestiques au couple	0 25	0	30		
Perdrix au couple	0 00	0	00		
Tourtes à douzaine	0 00	0	00		

VIANDES		\$	c.	\$	c.
Bœuf à la livre (steak)	0 10	0	12		
Bœuf à soupe	0 05	0	07		
Jambon à la livre	0 12	0	15		
Lard do	0 10	0	12		
Veau do	0 05	0	12		
Agneau do	0 05	0	10		
Agneau, au quartier	0 75	0	10		
Veau, à la livre	0 08	0	10		
Lard frais par 100 livres	9 00	9	00		
Bœuf par 100 livres	4 00	4	00		
Livres	0 00	0	00		

DIVERS		\$	c.	\$	c.
Sucre d'érable à la livre	0 09	0	10		
Sirop d'érable au gallon	0 80	0	10		
Miel à la livre	0 12	0	15		
Œufs frais à la douzaine	0 20	0	25		
Haddock à la livre	0 06	0	08		
Saindoux par livre	0 14	0	15		
Peaux à la livre	0 00	0	00		

Marché aux Bestiaux

Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs	4 50	4	50
Bœuf, 2me qualité	0 00	0	50
Vaches à lait	2 00	2	00
Vaches extra	4 00	4	00
Veaux, 1re qualité	0 00	0	00
Veaux 2e qualité	0 00	0	00
Veaux me qualité	0 00	0	00

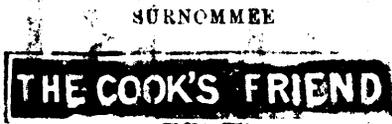
Pois, 1re qualité, par 100 boucs	13 00	13	00
Pois, 2me qualité	11 00	11	00
Paille, 1re qualité	6 00	6	00
Paille, 2me qualité	3 50	3	50

BULLETIN MENSUEL

Bureau de Poste de Montréal DÉCEMBRE 1881

Table with columns: Distributeurs, DÉPÊCHES, Fermées. Rows include Ontario et États de l'Ouest, Québec et Provinces Maritimes, Dépêches Locales, États-Unis, Grande-Bretagne.

LA POUDRE ALLEMANDE



Vendue chez tous les Epiciers respectables.

AU COMMERCE

Nous attirons l'attention des commerçants d'HUILE d'ECLAIRAGE sur l'introduction générale de

L'Huile Australe DE PRATT

DANS LE CANADA

Cette huile célèbre, comme il est bien connu, pendant plusieurs années, a été reconnue sur les marchés américains et européens comme la meilleure sous tous les rapports...

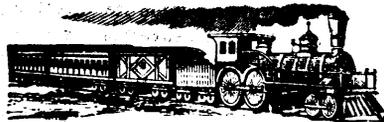
M. C. PREVERLY

comme agent pour voir à la promptitude et à l'exécution des commandes, soit pour délivrer l'huile présentement ou pour faciliter les importations directes.

CHS. PRATT & CIE

NEW-YORK,

Seuls Propriétaires et Manufacturiers



Chemin de Fer Intercolonial

1881—Arrangements d'Hiver—1882

A partir du 21 Novembre 1881, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Table listing train routes and departure times: Part de Pointe-Lévis, Arrive à Rivière-du-Loup, Trois-Pistoles, Rimouski, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, New-Castle, Moncton, Saint-Jean, Halifax.

Ces trains font la connexion à la Jonction des Chaudières, avec les trains du Grand-Tronc qui partent de Montréal à 10.0 p. m.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche. Les trains quittant Halifax à 2.45 n. m., et St-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6 hrs. a. m., en faisant connexion à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc à 8.10 p. m., restent à Campbellton le dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par G. W. ROBINSON, Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 120, rue Saint-François-Xavier, ancien local du bureau de Poste, Montréal.

D. POTTINGER, Surtendant-en-Chef. Moncton, N.-B., 16 nov. 1881.—52 f.

LES PILULES GOLVIN

ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. Les Pilules de Golvin sont un puissant purgatif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de LA SANTÉ. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres maux qu'amène le renouveau. Se vendent dans toutes les Pharmacies. Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Olivier-de-Serres, Paris. — A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.

Chemin de Fer Canadien du Pacifique

DE EMORY'S BAR A PORT MOODY

AVIS AUX ENTREPRENEURS

Soumission pour travaux dans la Colombie Britannique

Des soumissions cachetées seront reçues par le sousigné jusqu'à MIDI de MERCREDI, le 1er jour de FÉVRIER prochain, en une somme ronde, pour la construction de cette partie du chemin entre Port Moody et l'extrémité ouest du contrat 60, près d'Emory's Bar, une distance d'environ 85 milles.

On peut obtenir les devis, les conditions du contrat et des formules de soumission en s'adressant au bureau du Chemin de fer Canadien du Pacifique, à New-Westminster, et au bureau de l'ingénieur-en-chef, à Ottawa, après le 1er Janvier prochain, auquel temps les plans et profils seront ouverts pour inspection à ce dernier bureau.

Cet avis est publié maintenant afin de donner aux entrepreneurs une occasion de visiter et d'examiner le terrain durant la belle saison et avant le commencement de l'hiver.

M. Marcus Smith qui est chargé du bureau à New-Westminster, a ordre de donner tous les renseignements possibles aux entrepreneurs.

Les soumissions ne seront reçues que si elles sont sur une des formules imprimées, adressées à F. BRAUN, Sec.-Dép. des Chemins de fer et Canaux, et marquées "Soumission pour Ch. de F. C. P."



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE JEUDI, 24 Juillet 1881, Les trains partiront comme suit :

Table with columns: MIXTE, MAILLE, EXPRESS. Rows include Départ de Hochelaga pour Ottawa, Arrivée à Ottawa, Départ de Ottawa pour Hochelaga, Arrivée à Hochelaga, Départ de Hochelaga pour Québec, Arrivée à Québec, Départ de Québec pour Hochelaga, Arrivée à Hochelaga, Départ de Hochelaga pour St Jérôme, Arrivée à St Jérôme, Départ de St Jérôme pour Hochelaga, Arrivée à Hochelaga, Départ de Hochelaga pour Joliette, Arrivée à Joliette, Départ de Joliette pour Hochelaga, Arrivée à Hochelaga.

(Trains locaux entre Aylmer.) Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes à l'arrière.

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec.

Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p. m.

Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal.

Bureau Général, 13, Place d'Armes BUREAUX DES BILLETS : 13 PLACE D'ARMES, 302 RUE ST-JACQUES, MONTREAL. VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUEBEC. L. A. SÉNÉCAL, Surtendant-Général.

Advertisement for VICTORIA Poudre à Pâte, featuring a woman's portrait and text: 'La seule Certifiée Pure par le PROF. J. BAKER EDW. ROS, Analyste. SOUS LES ÉPICIERIS Manufacturée par D.C. BROUSSEAU & CIE. MONTREAL. RUE NOTRE DAME'

Advertisement for HOP BITTERS NEVER FAIL, featuring a bottle illustration and text: 'If you are a man of business, weakened by the strain of your duties avoid stimulants and use Hop Bitters. If you are young and discretion or dissipated or single, old or poor health or languishing on a bed of sickness, rely on Hop Bitters. Thousands die annually from some form of Kidney disease that might have been prevented by a timely use of Hop Bitters. Sold by druggists. Send for Circular. HOP BITTERS W.F.G. CO., Rochester, N. Y. & Toronto, Ont.'

Advertisement for LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE - BURLAND (LIMITÉE), CAPITAL \$200,000, ELECTROTYPES, LITHOGRAPHES, IMPRIMEURS, GRAVEURS, EDITEURS, ETC., ETC. 3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite. Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages. Elle possède en outre : 12 presses à vapeur, 1 machine patenée à vernir les étiquettes, 1 machine électrique à vapeur, 4 machines à photographie, 2 machines à gravure photographique, 2 machines à enveloppe. Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc. Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés. Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE. Toutes commandes par Poste promptement exécutées. G. B. BURLAND, Gérant. L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, pour les propriétaires, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE.)

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bougué, Oisseau, Chiron, Pagnon, etc., tous différents. Livre d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse : STEVENS & BROS., boîte 22, Northford St.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est qu'à \$3.00 par an.

POELES, POELES!!

Le poêle de passage COUNTESS, nouveau modèle, est le mieux fini, le plus économique et aussi le plus amélioré avec ou sans fourneau, POELES DE CUISINE à bois et à charbon, Chaudières à charbon, Pelles, Sas, etc., chez

L. J. A. SURVEYER, 188, RUE NOTRE-DAME, Montréal